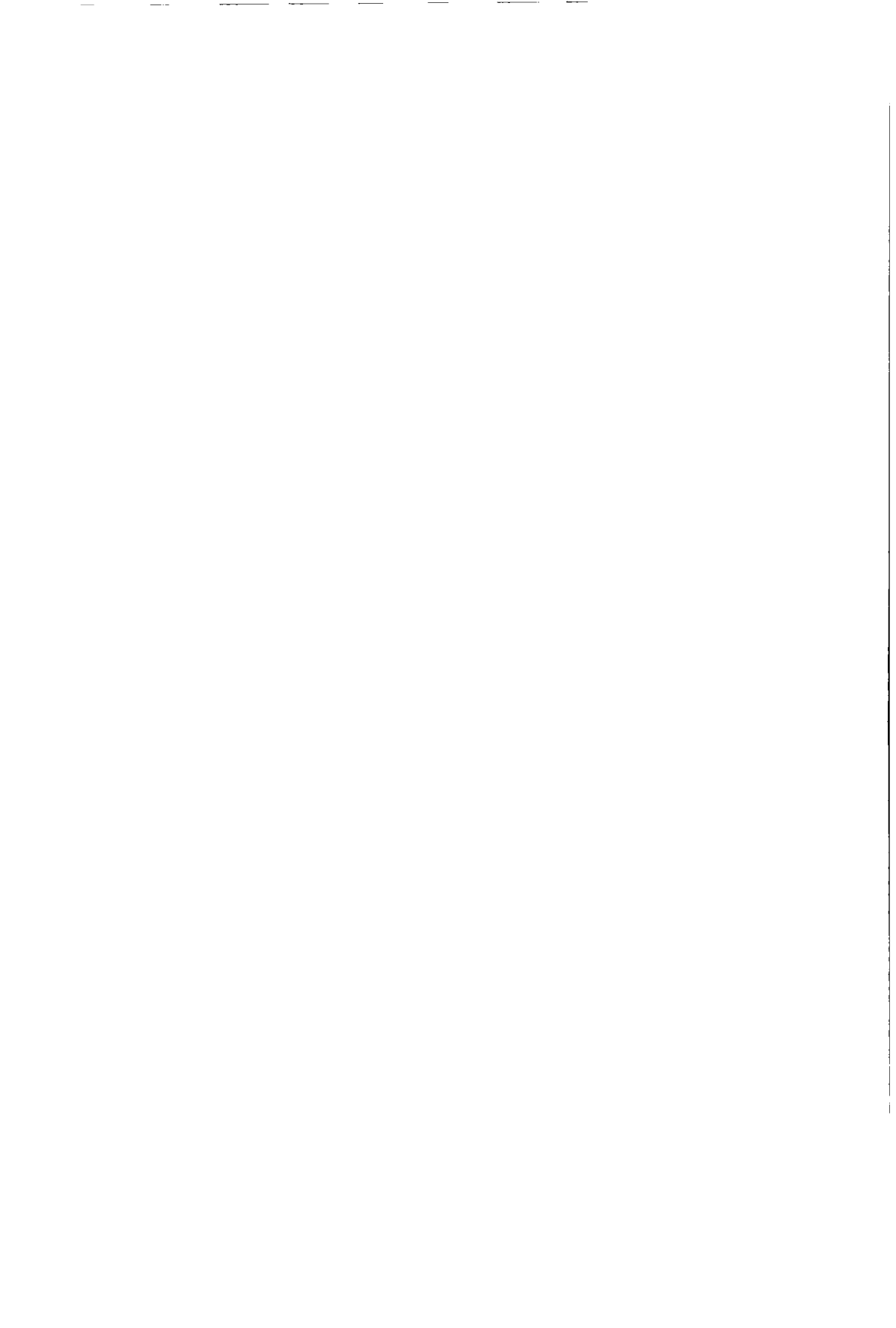


## **Varia**



### Jean-Charles de Besse, écrivain hongrois francophone

Il y a dans l'histoire des lettres hongroises des hommes qui se sont exprimés, en tout ou partie, dans des langues étrangères, latin, allemand notamment. Il y a eu aussi le cas d'Alexandre Csoma de Kőrös, dont toute l'œuvre orientaliste — il est le fondateur de la tibétologie — a été rédigée en anglais puisque c'est en Inde qu'il a vécu et travaillé. En revanche, il est tout à fait exceptionnel qu'un auteur hongrois puisse être considéré comme francophone pour avoir écrit dans notre langue aussi bien ses livres que ses articles de presse et sa correspondance. C'est pourtant le cas de János Besse d'Ógyalla qui signait ses travaux du nom de plume *Jean-Charles de Besse*. Mais c'est probablement un exemple unique si l'on veut bien ne pas tenir compte, à l'époque contemporaine, d'émigrés politiques naturalisés français ou de Français d'origine hongroise. En fait, s'il fut à son époque une exception, bien que le français fût alors la langue de communication des milieux intellectuels et aristocratiques de l'Europe, il l'est resté depuis lors. Il est par excellence un écrivain francophone.

#### De la robe du magistrat à l'uniforme du soldat

Il était né sous le règne de Marie-Thérèse en 1765 à Ógyalla, dans le comitat de Komárom, au nord du Danube, dans ce qui est maintenant la Slovaquie, d'une famille de bonne noblesse, dotée de titres et d'armoiries, mais passablement désargentée, comme on en trouvait des milliers dans la Hongrie de ce temps-là. Il avait fait de solides études chez les Jésuites de Nagyszombat (Trnava) qui, outre le latin alors langue officielle dans le royaume de saint Étienne, lui avaient appris à bien écrire et à parler couramment le français jusqu'au jour où, victimes du pape Clément XIV, ils avaient dû céder la place à des laïcs.

Ensuite, pour gagner sa vie, que le domaine héréditaire ne suffisait pas à entretenir, il avait fait du droit sur le conseil exprès de son père, lui-même juriste réputé. Puis il était entré avec de bonnes recommandations au greffe de la Cour suprême du royaume. Mais il n'avait pas tardé à éprouver une véritable exécration pour la paperasse, le formalisme judiciaire, les complications de la procédure, et la jurisprudence. À peine plus d'un an après être entré dans la magistrature, un beau jour de 1790, n'y tenant plus, et malgré les vigoureuses protestations de son père, il avait jeté sa robe aux orties. Ce n'est pas juge qu'il voulait être mais soldat. Un uniforme et un fusil, voilà ce qu'il brigua. Comme justement la Révolution venait d'éclater en France, il devinait qu'il n'allait pas manquer d'ouvrage. La perspective de devoir se battre, mettre sa vie en jeu, courir les routes, coucher à la belle étoile, respirer la forte odeur des camps, n'était pas pour lui déplaire, loin s'en faut. Au reste, il ne s'embarrasse pas de scrupules. Bien qu'il ait un grade dans l'armée autrichienne, il va s'engager dans celle du roi de Prusse. Au bruit du canon qui tonne alors en Hollande, il va rejoindre les Anglais et devient aide de camp du duc d'York,

avant de commander en second un régiment de hussards. Quand, sous la poussée des Français, ses nouveaux maîtres se rembarquent, il les abandonne pour aller s'engager comme chef d'escadron dans l'armée du roi de Naples. Cruellement blessé dans un combat au sud de Rome, il n'en rejoint pas moins la famille royale à Palerme où son apparition fait d'autant plus grande sensation qu'on l'avait laissé pour mort. Il est bientôt chargé de porter à Vienne de la correspondance diplomatique. Il musarde en chemin, débarque à Corfou, assiste à la reddition d'une flotte française dans les îles ioniennes, se lie d'amitié avec un amiral russe et un capitánpacha turc et finit quand même par porter ses plis à la cour d'Autriche. Là, on ne lui tient aucune rigueur d'avoir naguère déserté les forces impériales. Tout au contraire, on le charge de retourner à Palerme. Comme toutefois les opérations sont terminées dans le royaume des deux Siciles, il donne sa démission et part s'employer... dans l'armée adverse, c'est-à-dire dans celle que le jeune général Bonaparte est en train de couvrir de gloire. Ainsi peut-il continuer à parcourir l'Europe en tous sens, trop heureux de donner libre cours à son goût des voyages et de l'aventure. Ce qu'il lui faut avant tout c'est du mouvement, des événements, des occasions de donner des coups et d'en recevoir. Il ne redoute rien tant que la paix.

Comme il est d'un niveau élevé d'instruction et ne manque ni d'entregent ni d'audace, il s'improvise agent de renseignement et c'est en cette qualité qu'il fait bientôt la connaissance du général Decaën, un homme de sa trempe qui, lui aussi, ne rêve que plaies et bosses. Besse gagne rapidement la confiance de ce Normand entièrement dévoué au nouveau maître du monde. Cela se passe en 1799, sous ce qui est encore le Consulat. Pour les besoins de la cause, le Hongrois se métamorphose en un certain *Jean de Berony*. Il se voit confier des missions secrètes, rédige des rapports, dresse des cartes, établit des plans, bref se rend de plus en plus indispensable. Peu importe à ce monarchiste imbu des préjugés de la caste nobiliaire de servir les fils de la Révolution, ce qu'il veut surtout c'est ne pas s'ennuyer ; et avec l'épopée napoléonienne qui commence il est largement servi.

Malheureusement pour cet amateur de sensations fortes la paix de Lunéville, signée le 8 janvier 1801, met provisoirement un terme à ses activités militaires. Il lui faut se résigner à ne plus vivre dangereusement.

### **Intermède dans l'océan Indien**

Le canon ne tonne plus, mais la paix qui s'instaure est très relative. Toute l'Europe fourbit les armes dans la perspective de nouveaux affrontements. Les rois ont encore beaucoup de compte à régler avec la Révolution. Besse n'est pas démobilisé, il reste l'un des secrétaires à l'état-major de Decaën, ce qui lui donne souvent l'occasion de se dégourdir les jambes et de courir la campagne à cheval.

Or, voici que Decaën est envoyé dans l'océan Indien par Napoléon avec le titre de « Capitaine-général des établissements français à l'est du cap de Bonne-Espérance ». Il s'agit de reprendre en main les anciennes possessions coloniales qu'au cours du conflit la flotte anglaise a confisquées. Il décide d'emmener Jean-Charles de Besse avec lui afin d'utiliser là-bas ses compétences en tous genres. Le 15 août 1803, il débarque à Port-Louis de ce qui n'est pas encore l'île Maurice, mais l'île de France, et il se peut bien qu'il y soit resté jusqu'à ce 3 décembre 1810 qui vit

le retour des Anglais. En tout cas, à peine installé sous les cocotiers, il se voit confier le secrétariat du gouvernement et devient auprès du capitaine-général une manière de directeur de cabinet. Qu'il ait mérité d'occuper un tel poste de responsabilité prouve assez combien il avait la confiance de son chef. Peu après, Decaën lui demande de participer aussi à la rédaction du journal local *La gazette de l'île de France*, non seulement pour y donner des articles, mais aussi pour en surveiller la parfaite orthodoxie politique. Il doit veiller notamment à ne laisser paraître que de "bonnes" nouvelles et à saisir toutes les occasions de faire l'éloge de celui qui s'appête à ceindre la couronne impériale. Mesurons-nous assez ce qu'il y a de singulier dans le rôle joué par ce noble hongrois à l'autre bout du monde au service d'une cause qu'il n'est pas loin de réprouver ? On pourrait penser qu'il agit ainsi par hostilité envers les Habsbourg, c'est-à-dire par patriotisme hongrois. Ce serait une erreur. S'il se démène comme un diable au profit de l'établissement de l'autocratie napoléonienne et s'il sert avec tant de zèle un impérialisme étranger, ce n'est ni par adhésion aux idées qu'il est censé défendre ni par désir de voir évoluer la société hongroise vers plus de justice et d'égalité. C'est tout bonnement par besoin d'action. Il mange avec bon appétit au ratelier français comme il le faisait aux rateliers anglais, hollandais, napolitain ou autrichien quand les circonstances étaient autres. Ce n'est pas sa patrie qu'il veut aider mais lui-même. Il le fait d'ailleurs avec intelligence et compétence. En mettant à profit ses connaissances juridiques, économiques, militaires, littéraires, il a su se faire une réputation méritée d'érudit. On le croit capable de "parler toutes les langues". C'est qu'il ne possède pas seulement parfaitement le français ; il a appris aussi, outre le latin, le hongrois et l'allemand, l'italien et le portugais. À présent, il profite de ses loisirs ultra-marins pour se mettre... au persan. Il est prêt à toutes les besognes et se complaît dans une activité qui touche à l'agitation. On le voit bien quand, au lieu de rester bien sagement à Port-Louis, il s'en va visiter les comptoirs de l'Inde, gagne de là Calcutta, se promène au Bengale, puis rentre par l'île Bourbon (la Réunion). S'il ne se rend pas aux Seychelles, c'est seulement parce qu'il ne serait pas sûr de pouvoir trouver avant longtemps un bateau pour le ramener.

### Le Mercure Étranger

Revenu en Europe sous la menace des Anglais qui viennent de réoccuper les colonies françaises de l'océan Indien, il rentre en Hongrie dans le but d'y faire fructifier l'avoir amassé outre-mer. Mal lui en prend. Il perd bientôt toute sa fortune dans des spéculations hasardeuses et se retrouve Gros Jean comme devant. Du coup, il quitte à nouveau son pays et vient s'installer à Paris, où il se reconvertit dans le journalisme. Tout en fréquentant les cours de persan et de turc osmanli à l'École des langues orientales et au Collège de France, il tente de se faire une place dans les lettres et y réussit assez bien.

Le voici rédacteur au *Mercure Étranger*, une revue de littérature comparée qui a l'ambition de faire connaître au public français cultivé les grands poètes et prosateurs de l'Europe, et spécialement ceux qui s'expriment dans des "petites langues", entendez dans des idiomes peu répandus, à peu près inaccessibles. Bien entendu, le hongrois qui a la réputation d'être très difficile, est de ceux-là. Et c'est

vrai que, avant Besse, il n'était à peu près rien paru d'important sur la Hongrie en France. La seule exception notable était l'ouvrage de Sacy, intitulé *Histoire générale de Hongrie depuis la première invasion des Huns jusqu'à nos jours*, publié à Paris en 1778. Mais de toute façon il ne s'agissait pas à proprement parler d'une œuvre littéraire.

En charge d'une rubrique qui devrait en principe durer plusieurs années, il se rend compte qu'il lui faut commencer par des « notions préliminaires sur l'origine et la langue des Hongrois ». C'est ce qu'il fait dans le deuxième cahier du premier tome, paru en 1813, d'une façon nécessairement superficielle. Il n'en profite pas moins pour évoquer une éventuelle parenté de sa langue maternelle avec le persan ; mais les exemples qu'il nous donne ne prouvent manifestement rien. Comme beaucoup d'auteurs de son époque, il s'amuse à faire des rapprochements scabreux grâce auxquels, pense-t-il, il pourrait être démontré que le hongrois est le parent de n'importe qui, sauf naturellement du finnois et du lapon. Il n'y a que ce fou de Sajnovics pour oser affirmer le contraire.

Le *Mercur* *Étranger* n'aura malheureusement qu'une vie très courte. En 1815, il cessera de paraître, sans doute pour des motifs politiques mais plus encore en raison de difficultés financières inhérentes à ce genre de périodique de haut niveau. Il n'en reste pas moins que la littérature hongroise y est à l'honneur dans deux des quatre tomes publiés et que les écrits de Besse sur le sujet totalisent une quarantaine de pages. C'est de toute manière une expérience d'autant plus intéressante qu'elle est la première du genre et que pendant longtemps elle n'aura pas de suite. Ces articles nous apportent la preuve de la bonne culture générale de Besse et du souci qu'il a de mettre à la portée de ses lecteurs les œuvres aussi bien anciennes que récentes des auteurs de son pays. Ce qu'on peut plutôt lui reprocher, c'est d'avoir fait des choix discutables. Il fait, par exemple, une place excessive à István Gyöngyösi. En revanche, il ne cite qu'une seule fois le nom de Ferenc Kazinczy, dont la personnalité dominait alors les lettres hongroises et qui jouait un rôle de premier plan dans la rénovation de la langue. Il a été généreux envers János Batsányi qu'il qualifie d'« homme savant et l'un des meilleurs poètes hongrois », très certainement parce que Batsányi habitait aussi Paris et que les deux hommes se fréquentaient. Il y a toujours eu chez Besse une tendance à la flatterie, voire à la servilité. Il retient aussi parmi les poètes hongrois contemporains qu'il dit « les plus distingués » Dávid Baróti Szabó, Benedek Virág et József Rájnis, jugement que ne partagent plus les générations de notre siècle mais qui s'explique par la place qu'ils occupaient dans le mouvement de réveil national.

Enfin, il faut noter que Besse avait tenu à signer sa participation au *Mercur* *Étranger* du pseudonyme dont il avait usé quand il était agent de renseignement auprès du général Decaën : Berony, mais en substituant son deuxième prénom : Charles, à celui qu'il avait eu jusque là. Il était donc devenu *Charles de Berony*.

PERSAN:	FRANÇAIS.	LATIN.	ALLEMAND.	HONGR., SLAVE ET ANGLAIS.
<i>Berader</i>	frère		<i>Brauder</i>	brother <i>angl.</i>
<i>Perest</i>	adorateur, de là en allem.		<i>Prister</i>	priest —
<i>Pouzer</i>	garçon	puer		
<i>Bénd</i>	lien, ruban		<i>Band</i>	
<i>Siéh</i>	sept		<i>sieben</i>	
<i>Sinéh</i>	sein	sinus		
<i>Saad</i>	cent			<i>száz hongr.</i>
<i>Tobl</i>	tambour			<i>dob —</i>
<i>Eadel ar.</i>	juste, noble		<i>edl</i>	
<i>Felk ar.</i>	nuage			<i>felleg —</i>
<i>Kalem ar.</i>	plume à écrire	calamus		
<i>Kéfis</i>	cage		<i>Keffig</i>	
<i>Gaow</i>	vache			<i>cow angl.</i>
<i>Gouléh</i>	troupeau			<i>gula hongr.</i>
<i>Kindje</i>	trésor			<i>kincs —</i>
<i>Koutah</i>	court			<i>kurta —</i>
<i>Kutcheh</i>	petit			<i>kitsin —</i>
<i>Nám</i>	nom		<i>Name</i>	
<i>Hell</i>	endroit			<i>hely —</i>
<i>Mány</i>	opinion		<i>Meinung</i>	
<i>Namzed</i>	destiné pour quelque dignité			<i>nemzeles hongr.</i>
<i>Namy</i>	célèbre, illustre			<i>nemes hongr.</i>
<i>Nay</i>	canne, roseau			<i>úád —</i>
<i>Mezar</i>	mille			<i>ezer —</i>
<i>Helak ar.</i>	mourir, périr			<i>halál —</i>
<i>Jekh</i>	glace			<i>jég —</i>
<i>Alma</i>	pomme			<i>alma —</i>
<i>bazar</i>	marché			<i>vásár —</i>
<i>geriften</i>	prendre		<i>greifen</i>	

Il est à remarquer que tous les infinitifs, en persan comme en allemand, se terminent en *en*, sans exception.

*Melch* en persan signifie très doux, de là vient le nom latin *mel*, miel.

<i>daiéh</i>	nourrice		<i>dajka</i>	—
<i>semel</i>	sentier	<i>scinita</i>		
<i>rebr,</i>	voler, rubare en italien, et <i>rauben</i> en allemand.			

L'un des tableaux comparatifs utilisés par Jean-Charles de Besse pour prouver que le hongrois a une origine orientale et non pas finno-ougrienne

### Une curieuse confusion

Sans doute parce qu'un pseudonyme a toujours quelque chose de mystérieux et qu'il est aisément prétexte à rumeurs, une véritable légende s'est instituée autour des articles de Besse sur la littérature hongroise parus dans le *Mercure Étranger*. L'homme qui est à l'origine de cette curieuse confusion n'est autre qu'Ignace Kont.

Tout a commencé en 1899 quand Kont a publié dans la revue *Egyetemes Philologiai Közlöny*, en pages 869 à 889, une étude dans laquelle il attribuait purement et simplement la paternité des articles du *Mercure Étranger* à Batsányi. Et tout a continué quand le même Kont a édité chez Rehir, à Paris, dans les mélanges offerts à M. Picot, un article de dix pages intitulé « La première étude française sur la littérature hongroise » qui réitérait la même erreur. Il lui paraissait évident que Batsányi, francophile notoire, qui séjournait alors à Paris où il recevait même une pension du trésor impérial, était l'auteur qui se cachait sous le nom de plume de Berony, et cela d'autant plus qu'il ignorait, en revanche, la présence de Jean-Charles de Besse au même moment dans la même ville. Effectivement, Kont ne fait aucune allusion à Besse dans les ouvrages qu'il consacre aux relations franco-hongroises et singulièrement dans son livre *Influence de la littérature française en Hongrie*. La confusion repose donc entièrement sur cette ignorance de Kont, assurément pardonnable, mais qui, par la force des choses, a jeté le trouble dans les esprits pendant près d'un siècle. Les arguments prouvant que Batsányi ne peut pas avoir été l'auteur des articles du *Mercure Étranger* sont pourtant nombreux et ne manquent pas de poids. Reprenons-les successivement :

- En premier lieu, Batsányi lui-même n'a jamais prétendu s'attribuer la paternité de ces articles. Sa femme, la poétesse autrichienne Gabriella Baumberg, n'en parle pas davantage.

- Le fait qu'il ait séjourné à Paris au moment où paraissait le *Mercure Étranger* n'est évidemment pas suffisant pour démontrer qu'il y aurait collaboré.

- En décembre 1827, dans une lettre adressée au baron de Férussac conservée aux archives de l'Académie hongroise des sciences sous le N° K.305/124, Besse rappelle à son correspondant qu'il a été « l'un des collaborateurs du *Mercure Étranger* ou *Annales de la Littérature Étrangère* ».

- En 1829, dans une autobiographie destinée au prince palatin Joseph de Habsbourg, écrite en allemand, il rappelle que l'auteur de ce document « wurde als Mitarbeiter des Mercurus beauftragt, über die ungarische Literatur zu schreiben ». Et il ajoute, ce qui est ici capital : « Seine Abhandlungen in diesem Fach, unter dem Namen Berony, haben auf das französische Publicum um so grösseren Eindruck gemacht, dass in Frankreich zum erstenmal von der ungarischen Literatur die Rede war ».

- En 1838, aux pages 7 et 8 de son récit de voyage au Caucase, publié à Paris, il fait référence au « *Mercure Étranger*, dont j'étais le collaborateur ». Or, il faut se souvenir qu'à l'époque János Batsányi était encore en vie (il mourra à Linz en 1845) et que s'il avait réellement été l'auteur des articles en question, il n'aurait certainement pas manqué de protester contre ce qu'il aurait été en droit de considérer comme une usurpation.

- Persécuté, emprisonné, surveillé étroitement par la police secrète autrichienne, Batsányi, dont les idées révolutionnaires étaient connues, ne se serait certainement pas risqué à publier, même sous un pseudonyme, des articles dans le Paris de Napoléon. Si cependant il l'avait fait, comme le suppose Kont, il se serait empressé de déguerpir à l'arrivée des Alliés dans la capitale française en 1814, ce qu'il se garda de faire.

- On a soutenu que les articles du *Mercurie Étranger* constituaient un acte de propagande en faveur de la Hongrie et que pour cette raison il fallait les attribuer à ce patriote ardent qu'était Batsányi. Cet argument n'est qu'une argutie, car on ne saurait refuser à Besse, malgré ses faiblesses et ses palinodies, le désir de faire mieux connaître son pays. Les ouvrages qu'il publiera par la suite, et d'abord son récit de voyage en Orient, « pour servir à l'histoire de Hongrie », montrent assez qu'il était lui aussi, à sa manière, un patriote.

- On a fait remarquer que Charles de Berony faisait la part belle à Batsányi dans ses commentaires sur la littérature hongroise de son temps, ce qui, selon certains, tendrait à prouver qu'il s'agissait en quelque sorte d'un acte d'auto-célébration. Batsányi se serait donc adressé des louanges à lui-même. C'est prêter à cet homme d'une grande intégrité des manières bien peu élégantes. Et c'est les lui prêter sans aucun commencement de preuve.

- À l'inverse, il conviendrait plutôt de souligner les basses flatteries que Besse-Berony adresse à l'empereur d'Autriche, le roi de Hongrie François I<sup>er</sup>, ce qui n'était vraiment pas dans la manière de Batsányi.

- On a affirmé aussi que seul Batsányi avait une connaissance suffisante de la vie littéraire hongroise pour rédiger des articles tels que ceux du *Mercurie Étranger*, et que Besse en aurait été incapable du fait des longs séjours qu'il fit à l'étranger ainsi que dans l'océan Indien. C'est oublier qu'à son retour d'outre-mer, il est allé passer plusieurs années en Hongrie avant de revenir à Paris. C'est oublier encore qu'il continuait d'entretenir de la correspondance avec sa famille et ses compatriotes. C'est oublier surtout qu'il y avait alors dans la capitale française d'autres Hongrois que lui — à commencer par Batsányi — qui pouvaient l'informer des événements littéraires survenus dans son pays.

- L'introduction parue dans le premier numéro du *Mercurie Étranger*, due à ses rédacteurs français, laisse entendre assez clairement que ces derniers ont jugé Berony le meilleur parmi les Hongrois de Paris, et le plus apte à répondre à leur attente.

- Plusieurs des dirigeants de cette revue étaient des orientalistes dont notamment Langlés et Jaubert, qui enseignaient le turc et le persan à l'École des langues orientales. Langlés en était même aussi l'administrateur. Or, Besse suivait leurs cours et manifestait un don évident de polyglotte (il finira par savoir treize langues). On peut croire que, au moment de choisir pour leur revue un spécialiste du hongrois, ils aient plutôt opté pour Besse qu'ils connaissaient que pour Batsányi dont ils n'avaient sans doute pas même entendu parler.

Au terme de cette plaidoirie pour le rétablissement de la vérité il convient encore d'évoquer une hypothèse plausible, celle d'une certaine participation de Batsányi aux travaux de Besse-Berony. Mais ce n'est qu'une hypothèse car ni l'un ni l'autre n'y a jamais fait allusion. Ce qui reste, en tout cas, c'est que l'erreur de Kont

n'a que trop duré et qu'il est temps de la rejeter définitivement. *Besse est bien l'auteur des articles parus dans le Mercure Étranger.*

### **Auteur d'une grammaire turque**

Contrairement à Batsányi qui devait se sentir la conscience tranquille, Besse va se réfugier en Suisse en 1814 et il n'en revient qu'après l'installation des Bourbons. Cet homme qui vient de servir la France bonapartiste n'a rien de plus pressé que d'aller faire sa cour au duc de Wellington, ambassadeur de Grande Bretagne auprès de Louis XVIII. Quand arrivent les Cent Jours, il gagne Bruxelles, où il s'emploie comme courrier et agent secret au service des coalisés. Après Waterloo, il reprend ses errances à travers l'Europe et finit par atterrir à Constantinople, où il reste jusqu'en 1820. Il y perfectionne sa connaissance du turc, puis se décide à rentrer en Hongrie, non sans couper souvent son séjour au pays d'excursions en Italie, Moldavie, Valachie, Serbie et Turquie. C'est dans cette période de sa vie qu'il rédige un ouvrage étonnant, une grammaire turque, et qu'il la rédige en français, bien qu'elle ait été éditée à Pest. Pourquoi une telle entreprise ? D'abord sans doute pour prouver ce qu'il croit être une parenté, au sens philologique du terme, entre l'osmanli et le hongrois. À l'instar de presque tous ses compatriotes, il a en sainte horreur la théorie selon laquelle le hongrois serait parent des langues finnoises. János Sajnovics, Sámuel Gyarmathi sont ses bêtes noires. Comment mieux démolir leurs affirmations qu'en démontrant une autre parenté ? C'est bien pourquoi cette grammaire turque est associée à des comparaisons avec la langue hongroise et complétée par un triple vocabulaire turc-français-hongrois.

Besse procède à une innovation que reprendra plus tard Mustafa Kemal. Il transcrit le turc en caractères latins en s'inspirant de la phonétique hongroise, considérant qu'il serait mal commode d'utiliser simultanément deux alphabets différents et sachant par expérience combien les lettres arabes sont peu aptes à rendre les sons du turc. Évidemment, cette façon de faire n'est pas très érudite, mais son but est d'aider à une connaissance pratique, non de réaliser une œuvre de linguiste. Il ne s'adresse pas aux savants. À notre époque, on dirait de ce livre qu'il est un "guide de conversation" à l'usage des touristes. C'est ainsi qu'il faut le prendre. Mais ce que nous devons retenir parce que le fait est insolite, c'est que cette grammaire turque écrite par un Hongrois l'a été en français. Décidément, Besse est bien *un auteur francophone* puisqu'il pousse l'originalité jusqu'à faire paraître sa production française dans son propre pays. Et cela se passe en 1829.

A B R É G É  
DE LA  
GRAMMAIRE TURQUE,  
CONTENANT,  
OUTRE LES PRINCIPES DE CETTE LANGUE, DES  
IDIOTISMES, DES DISCOURS FAMILIERS,  
ET  
UN PETIT  
VOCABULAIRE  
EN FRANÇAIS, TURC ET HONGROIS.

---

PAR  
JEAN CH. DE BESSE.

---

---

P E S T  
OTHON WICAND, RUE DE WAITZEN.  
1829.

### En Crimée et au Caucase

L'année même où sa grammaire turque sort de presse, Jean-Charles de Besse, malgré ses soixante-quatre ans — et c'était un très grand âge en ce temps-là — entreprend un voyage en Orient. Il veut aller « aux sources de son peuple », ou du moins à ce qu'il croit être cette fameuse « patrie antique » (óshaza) dont rêvent tous

les Hongrois en ce début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a entendu parler d'Alexandre Csoma de Kőrös, parti dix ans plus tôt de Nagyenyed, en Transylvanie, et qui s'est vainement efforcé de gagner la haute Asie, patrie antique des tribus hunniques. Tout comme Csoma il veut confondre par ses propres découvertes « les détracteurs de la nation hongroise, qui assimilent cette belle nation aux hideux Lapons ». Il veut « faire rougir de leur ignorance ces modernes Zoïles » et démontrer que son peuple a bien pour ancêtres les Huns.

C'est dans ce but qu'il rédige une autobiographie à l'intention du *nádor* József, car il a besoin du soutien moral et pécuniaire de ce prince pour réaliser son ambitieux projet. Il lui explique que son intention n'est pas de mettre ses pas dans ceux de Csoma de Kőrös, mais d'aller en Crimée puis au Caucase, où l'on a signalé à plusieurs reprises la présence de peuplades réputées parentes des Hongrois. Il invoque le grand orientaliste prussien Jules Klaproth qui s'est rendu sur le site de l'ancienne ville de Madjar, et le voyage que doit faire dans les parages Alexander von Humboldt. Le *nádor* est un homme généreux. Il subventionne l'opération et obtient pour l'ancien agent secret napoléonien un passeport impérial et royal en bonne et due forme.

Le 20 mai 1829, Besse quitte Vienne pour cette terre mythique, ce Shambala, d'où seraient partis jadis les premiers conquérants magyars. À la différence de Csoma qui ne sait pas très bien où il va, Besse est convaincu d'aller droit au but. À partir du moment où il est chez les Tatars de Crimée, l'enthousiasme de la découverte le gagne d'autant plus facilement qu'il se livre sans retenue au petit jeu des étymologies. Il est polyglotte, mais il n'est pas linguiste, et le voici qui voit partout des mots "hongrois". Pour lui, il n'y a pas de doute, ces Tatars sont des frères égarés, les descendants de tribus "hongroises" oubliées en cours de route pendant la longue migration qui, du Caucase, a peu à peu amené ses ancêtres jusque dans l'enceinte des Carpathes. Il prétend le prouver en forgeant d'in vraisemblables jeux de mots qui nous laissent littéralement éberlués.

C'est encore pire quand il aborde le massif caucasien. Sous l'effet d'un enthousiasme naïf que double une véritable volonté d'auto-suggestion, il est persuadé d'être parvenu à son but, d'autant qu'il se trouve, en effet, que certaines populations de la région se croient plus ou moins proches parentes des Magyars. Pas question pour lui d'appliquer quelque méthode scientifique d'investigation que ce soit. Il lui suffit d'entendre de la bouche de certains chefs de tribu des mots qui vont à peu près dans le sens de sa conviction. Les étymologies fantaisistes pleuvent, appuyées de déductions périlleuses et de raisonnements boiteux. Le principal à ses yeux est de rabattre le caquet des finno-ougriens en leur démontrant d'une manière qu'il imagine irréfutable que les Hongrois sont bien les petits-fils des Huns. Rencontre-t-il en cours de route un toponyme *Kassaout* ? Ce ne peuvent être d'après lui que les mots hongrois *kasza-út* : "chemin de la faux". Lui montre-t-on une montagne nommée *Satcheni* ? C'est bien évidemment le nom du célèbre comte István *Széchenyi*. Fait-on allusion à *Koutaïssi*, la capitale de l'Imérétie ? C'est *Kutasy* qu'il faut comprendre, affirme-t-il, un nom fort répandu en Hongrie. Une peuplade caucasienne s'appelle-telle *karatchai* ? Ce sont forcément des Hongrois puisqu'il existe dans son pays une famille noble appelée *Karacsay*. Il profère tant

d'âneries de ce genre qu'on en est confondu. Bien entendu, quand il parvient sur le site de l'ancienne cité de Madjar, il a beau être déçu par le spectacle de désolation qu'il y trouve, il ne s'en dit pas moins assuré d'être sur les lieux où jadis s'élevait la "capitale" des ancêtres de son peuple. Bref, quand il rentre à Pest après dix-sept mois d'absence, il croit fermement avoir à jamais ruiné la thèse finno-ougrienne puisqu'il a "découvert" ce qu'il était allé chercher. Les Hongrois seraient donc, selon lui, venus jadis du Caucase et non pas de l'Oural, leur langue serait hunnique et non pas ouralienne.

## VOYAGE EN CRIMÉE

### AU CAUCASE,

EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE, EN ASIE-MINEURE

ET A CONSTANTINOPLE.

---

### Première Partie.

---

—  
I.

PRÉPARATIFS DE VOYAGE. — EMBARRAS.

Il y a déjà près de dix siècles que les Hongrois ou Magyars <sup>(1)</sup> avaient quitté l'Asie, leur première patrie, et

(1) Pour imiter autant que possible la prononciation hongroise du

À vrai dire, sans bien s'en apercevoir, Besse a glissé lui-même dans sa démonstration un grain de sable qui la détruit tout entière. Dans le livre qu'il fait paraître en français à Paris en 1838, chez Delaunay, il déclare que « la nation hongroise a peut-être dominé jadis dans l'Inde, *et même en Abyssinie* » ! (p. 348). Comment a-t-il pu émettre une telle énormité ? Par les étymologies, bien sûr. Puisqu'on relève sur la carte du plateau éthiopien des mots géographiques qui sont, à n'en pas douter, « purement hongrois », c'est que les anciens Magyars sont passés par là. Après quoi il affirme le plus sérieusement du monde que « parmi tous les peuples de la terre il n'en existe pas un qui ait reçu tant de noms différents que les Magyars, car les historiens les appellent tantôt Ungar, Unger, Hungar, et tantôt... *Abyssiniens* » (p. 85). Il ne faut plus s'étonner après cela si, dans une lettre adressée en 1829 de Théodosie, il avait exprimé le vœu de poursuivre son voyage en Perse... et en Abyssinie. Au reste, dans un autre courrier daté du 8 août de la même année, il insistait sur la nécessité de rechercher « les raisons pour lesquelles » les ancêtres de Hongrois « sont passés en Europe, en Perse, en Inde, *et même en Abyssinie* ». Dans un autre courrier daté, cette fois, du 15 décembre, il écrivait : « je me rendrais dans la mer rouge par le détroit de Bab-le-Mandeb, et débarquerais en Abyssinie pour y passer l'hiver prochain, mon but étant de faire parfaite connaissance avec la nation abyssine ».

La vérité oblige à dire que l'hypothèse émise par Jean-Charles de Besse, pour aussi folle qu'elle parût, n'était pas aussi nouvelle qu'on pourrait le croire. Avant lui un autre Hongrois y avait fait allusion : Alexandre Csoma de Kőrös. Le 1<sup>er</sup> mars 1821, dans une lettre adressée à ses amis de Transylvanie, il n'avait pas hésité à écrire pour emporter leur adhésion à son entreprise qu'il était « pleinement convaincu » (tökéletesen meg vagyok győződve) de ce que les ancêtres de son peuple étaient venus d'Asie centrale « en passant par la Perse, l'Arabie *et l'Abyssinie* » (minckutánna mai Persián, Arábián, Abyssiniába által mentenek volna...). Besse ne faisait donc là que reprendre une idée déjà exprimée avant lui et que personne — notons-le — n'avait encore songé à réfuter dans son pays. Ne cherchons pas à savoir comment Csoma de Kőrös et Besse voyaient cette migration des anciens Magyars à travers le plateau éthiopien, nous sommes en pleine chimère.

Pendant son séjour au Caucase, Besse a fait la connaissance d'un général de cavalerie de l'armée russe né à Versec, dans le Banat de Temesvár et par là même son compatriote. Ils parlent volontiers le hongrois et pour ne pas se séparer trop rapidement, ce général, nommé Georges Emmanuel, l'emmène avec lui à la conquête de l'Elbrouz, le plus haut sommet du massif. En fait, ni Besse ni Emmanuel n'atteindront le sommet, ils sont trop âgés. Mais leurs noms figurent sur une inscription rupestre qui rappelle cet événement, survenu le 22 juillet 1829 (le 11 de l'ancien style), aux côtés des savants de l'académie impériale venus tout exprès, et du Kabardin qui, lui seul, réussit à vaincre le géant du Caucase.

Une fois son livre enfin sorti de presse, l'incorrigible voyageur qu'est Besse continue d'errer loin de chez lui, et d'abord en Italie et en France. Plus désargenté que jamais, il accepte n'importe quelle besogne pour subsister, devient professeur à Apt, dans le Vaucluse, puis, sentant venir sa fin, il quitte Marseille, probablement en juin ou juillet 1841, déjà très malade. Il a maintenant soixante-seize ans. Il

s'éteint en cours de route, quelque part dans la vallée du Rhône. On n'a jamais retrouvé sa trace.

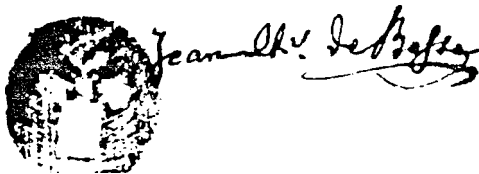
Ainsi disparaît de façon énigmatique celui qui, incontestablement, a droit d'être considéré comme le premier et probablement le seul véritable écrivain hongrois francophone. Pourtant, ou peut-être à cause de cela, on ne trouve son nom dans aucune des histoires de la littérature hongroise, pas même chez Antal Szerb, et pas davantage, bien entendu, dans celles de la littérature française. Ce qui est plus regrettable encore, c'est qu'il ne figure pas non plus dans cet ouvrage fondamental d'Ignace Kont que reste, de nos jours comme autrefois, *L'influence de la littérature française en Hongrie* (Paris, Ernest Leroux, 1902). Malgré les nombreuses aventures auxquelles il a été mêlé, malgré ses innombrables voyages, malgré l'importance relative de ses écrits, Besse a échappé à la vigilance des historiens et spécialement des historiens de la littérature.

#### Note au sujet du nom de János Besse

Le nom de János Besse, surtout lorsqu'il est francisé en Jean-Charles de Besse, fait inmanquablement penser à un mot de notre langue, mot qui, venu du latin populaire *bettius* (latin classique *betullus*) et du gaulois *betto*, signifie "domaine planté de bouleaux". C'est un nom de famille très fréquent au Nord comme au Sud de la France, et c'est aussi parfois un toponyme.

Ce n'en serait pas moins une erreur d'en conclure que notre héros était issu d'une famille d'origine française. En hongrois, le mot *besse* provient d'un \**bäšä* transmis par le couman et le petchénegue, lequel se rattache très vraisemblablement au mot ouïgour *baša* qui signifie "épervier" (en hongrois *karvaly*). *Besse*, en effet, a le sens d' "oiseau rapace de taille petite ou moyenne", comme le milan (*kánya*), l'autour (*héja*), ou le faucon (*sólyom*), ce qui exclut l'aigle (*sas*) et le vautour (*keselyű*).

C'est donc un mot d'origine turke.



### Bibliographie

- Balázs (Dénes), *Magyar utazók lexikona*, Budapest, 1993, 52-54.
- Baumgarten (Sándor), *Besse János*, Sorsunk, Budapest, 1948/2.
- Baumgarten (Sándor), *Jean Besse*, Bologna, 1963.
- Hanus (Erzsébet), « Le premier article en français sur la littérature hongroise », *Cahiers d'Études Hongroises*, Paris, 5 (1993), 111-120.
- Kenyeres (Ágnes), *Magyar életrajzi lexikon*, Budapest, 1967, volume I, 202.
- Keresztury (Dezső) — Tarnai (Andor), « Az első francia nyelvű magyar irodalomtörténet szerzőjének kérdéséhez », *Irodalomtörténeti Közlemények*, Budapest, 1964, 350-353.
- Kéz (Andor), *Felfedezők lexikona*, Budapest, 1937.
- Kont (Ignace), « La première étude française sur la littérature hongroise », *Mélanges Picot*, Paris, 1913.
- Le Calloc'h (Bernard), « Jean-Charles de Besse, l'éternel voyageur », *Bulletin des Langues Orientales*, Paris, novembre 1993, 155-173.
- Radó (György) — Tardy (Lajos), *Világjáró Besse János*, Budapest, 1963.
- Révai (Mór-János), *Nagy Lexikon*, Budapest, 1911, III, 207-208.
- Szinnyei (József), *Magyar írók élete és munkái*, Budapest, 1891, I, colonnes 997-998.
- Vásáry (István), *Ógyallai Besse János kaukázusi tudósításai*, Körösi Csoma Társaság, Budapest 1972.
- Tardy (Lajos), « Az első francia nyelvű magyar irodalomtörténet », *Irodalomtörténeti Közlemények*, Budapest, 1963, 228-232.
- Terjék (József), *Emlékek Körösi Csoma Sándorról*, Körösi Csoma Társaság, Budapest, 1984.

**Jean-Charles Besse et le *Mercure Étranger*  
Contribution à la genèse de la première histoire littéraire hongroise en  
France d'après des sources inédites**

La naissance de la série d'articles sur la langue et la littérature hongroises parus dans le *Mercure Étranger* ou *Annales de la Littérature Étrangère* durant l'année 1813 est relativement bien prospectée. Depuis leur découverte par Ignác Kont au crépuscule du XIX<sup>e</sup> siècle, l'opinion publique hongroise attribuait cet ouvrage au poète hongrois János Batsányi qui résidait à cette période dans la capitale française.<sup>1</sup> Conformément à cette thèse, le texte de l'étude a été inséré dans l'édition critique des œuvres complètes de *Batsányi*.<sup>2</sup> Néanmoins, le fait que l'ouvrage fut publié sous le pseudonyme d'un autre illustre émigré hongrois, János Károly Besse alias Charles de Bérony, a éveillé le doute de certains spécialistes du domaine. En 1963, l'orientaliste Lajos Tardy a publié un article et un livre, en collaboration avec György Radó, sur Besse et son éventuel rôle joué dans la rédaction de l'étude concernée.<sup>3</sup> L'opinion de ce chercheur a suscité une petite controverse scientifique à laquelle ont participé les plus éminents experts en la matière.<sup>4</sup> Indépendamment de l'ouvrage de Tardy, Sándor Baumgarten a publié, en 1963 aussi, une biographie sur Besse à qui il attribuait entièrement cette série d'articles.<sup>5</sup> Tout récemment Erzsébet Hanus a consacré deux articles à cette question, ce qui prouve l'intérêt toujours vivant du sujet.<sup>6</sup> Dans cette courte étude, il n'est pas

<sup>1</sup> Kont était convaincu que Batsányi avait été l'auteur unique des articles. Sa conviction reposait sur le fait qu'il rapprochait le pseudonyme de l'auteur, Charles de Bérony, du nom d'un abbé français, Nicolas Béronie (1742-1820), qui n'avait pu avoir des renseignements aussi précis sur la littérature hongroise que de Batsányi.

I. Kont, « Bacsányi Párizsban », *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1899, 871.

Voir aussi à ce sujet :

É.M. Sz. Nemes, *Batsányi Párizsban, találkozás Gabriellával, 1810-1811*, Budapest, 1942 ;

M. Pál, *Batsányi Párizsban 1810*, Budapest, 1943.

<sup>2</sup> *Batsányi János összes művei*, II, Budapest, 1960, 360-398.

<sup>3</sup> L. Tardy, « Az első francia nyelvű magyar irodalomtörténet », *Irodalomtörténeti Közlemények* (ITK), 1963, 228-232 ; Gy. Radó—L. Tardy, *Világjáró Besse János*, Budapest, 1963.

<sup>4</sup> D. Keresztury—A. Tarnai—L. Tardy, « Az első francia nyelvű magyar irodalomtörténet szerzőjének kérdéséhez », *ITK*, 1964, 350-353.

<sup>5</sup> S. Baumgarten, *Jean Charles Besse. Aventurier et philologue*, Bologna, 1963. Voir aussi à ce sujet le compte rendu de Kálmán Benda (*Századok*, 1965, 1334-1335).

<sup>6</sup> E. Hanus, « Le premier article en français sur la littérature hongroise dans le *Mercure Étranger* en 1813 », *Cahiers d'Études Hongroises* 5 (1993), 111-120,

E. Hanus, « Magyar irodalom Franciaországban : a XIX. század első fele », *Filológiai Közlöny*, 1994, 132-137.

question pour nous de nous inscrire dans les querelles littéraires autour de l'identité de l'auteur de la première histoire de la littérature hongroise en France. Toutefois, fort de nos récentes recherches historiques, nous voudrions apporter quelques informations sur ce problème afin de pouvoir déterminer avec plus de précision la part prise par Besse dans ce travail.

Durant nos recherches en vue d'une thèse d'histoire sur l'immigration hongroise en France au XVIII<sup>e</sup> siècle (1692-1815) nous avons prêté une attention particulière à l'activité de Besse. D'une part, car il continuait la grande tradition des gentilshommes émigrés hongrois qui servaient dans l'armée royale française, lui-même aussi entrant au service de la France en 1799. De plus, il voulait fonder une Légion Hongroise susceptible de recevoir les déserteurs hongrois au sein de l'armée napoléonienne.<sup>7</sup> D'autre part il représentait un nouveau type d'émigré hongrois : l'intellectuel qui s'inspire du milieu cosmopolite de Paris. Il fut donc un personnage-clé vivant à la lisière des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

En dépouillant les différentes archives et bibliothèques françaises et hongroises, nous avons réuni une documentation considérable sur ce personnage fort intéressant et malheureusement peu connu de nos jours. En dehors des sources connues<sup>8</sup> et en partie publiées, nous en avons trouvé d'autres qui, en revanche, n'ont pas encore vu le jour.

Besse entra au service de la France en 1799. Il y resta jusqu'à la chute de Napoléon et fut employé dans différentes missions comme agent français. Nous avons repéré parmi les dossiers des agents aux archives du ministère des Affaires étrangères celui qui portait le pseudonyme français de Besse : « Charles Bérony ».<sup>9</sup> Ce dossier bien rempli nous indique avec précision le parcours de Besse à partir de 1797 jusqu'en 1815. On y trouve la copie de son brevet de capitaine dans l'armée des Deux-Siciles, celle de ses passeports et surtout beaucoup de lettres concernant sa carrière en France. À l'aide de ces documents nous pouvons avoir une image assez complète du développement intellectuel de Besse ainsi que de son activité littéraire.

<sup>7</sup> Voir à ce sujet la lettre de Besse au général Decaën (Münich, le 24 août 1800) :

« Je vous conjure donc, mon Général, par le sentiment de générosité qui vous anime, principalement pour l'intérêt de ceux qui viennent la chercher dans le sein d'une grande nation, de vouloir bien m'employer soit en qualité d'interprète ou d'une manière analogue à mes talents et à mon grade en attendant la décision de la paix ou de la guerre, car en ce dernier cas je ne cesse pas de vous prier de vouloir bien considérer l'avantage qui résulterait de la formation d'une Légion Hongroise surtout avec la disposition actuelle de mes compatriotes. »

Bibliothèque municipale de Caen, série *Manuscrits* sous-série *Papiers Decaën*, vol. 39, fol. 80.

<sup>8</sup> Nous pensons ici surtout aux «Papiers Decaën», mentionnés ci-dessus, conservés à la bibliothèque municipale de Caen. Un bon nombre de ces documents ont été publiés au début de ce siècle : *Mémoires et journaux du général Decaën* (2 vol.), Paris, 1911.

Plusieurs lettres de Besse, citées par Lajos Tardy, se trouvent dans la série *Manuscrits* de la Bibliothèque nationale hongroise «Széchényi» (OSZKK). Outre cela, il faut mentionner une correspondance se rapportant à la publication de son *Voyage en Crimée, au Caucase, en Géorgie, en Arménie, en Asie Mineure et à Constantinople en 1829 et 1830 pour servir à l'histoire de Hongrie*, laquelle semble être à la bibliothèque de l'Académie des sciences à Budapest (fasc. 4, 144).

<sup>9</sup> Archives du ministère des Affaires étrangères (AMAÉ), *Personnel*, première série, vol. 8 « Charles Bérony ».

Besse était un polyglotte remarquable pour son temps. Dans sa première lettre au ministre des affaires étrangères, le 13 Messidor de l'an X (le 2 juillet 1802), il décrit ainsi ses capacités intellectuelles :

*« Seul et délaissé au sein de ma patrie adoptive j'ose encore implorer Vos bontés, Citoyen Ministre, daignez au moins me faire nommer agent particulier. Parlant sept langues, ayant des connexions à la cour de Vienne et à Naples, connaissant toute l'Allemagne, la Hollande, la Prusse, l'Angleterre et l'Italie, ayant des connaissances littéraires et politiques, je pourrais être utile dans la carrière pour laquelle je me sens tant de goût... »*<sup>10</sup>

Son grand rêve fut donc un poste diplomatique en Europe, de préférence à proximité de la Hongrie. En parlant à la troisième personne, dans sa lettre du 22 Fructidor de l'an IX (le 9 septembre 1801), au ministre des affaires étrangères, il se proposa déjà de travailler à Corfou en Grèce :

*« Il pourrait également être utile dans les Isles du Levant, principalement à Corfou, où l'on parle outre le grec les langues italienne et esclavonne. Si jamais l'intérêt de la République exigeait, le suppliant, employé dans cette Isle en qualité de commissaire des relations commerciales, pourrait ménager en secret et avec intelligence une correspondance avec la Dalmatie, la Croatie, l'Esclavonie, jusqu'avec la Hongrie tous ces peuples vivant sous les loix de la Hongrie et suivant les coutumes des Hongrois ses compatriotes. »*<sup>11</sup>

Malgré son attachement à la Hongrie, Besse était prêt à renoncer à sa nationalité hongroise en faveur de la nationalité française qui lui manquait peut-être pour réaliser ses projets :

*« Il est né gentilhomme hongrois, et avait été officier au service du Roi des Deux Siciles ; mais animé depuis long-temps du désir d'appartenir à la nation libre, triomphante et glorieuse, après l'heureuse et à jamais mémorable époque à la quelle la France doit son Gouvernement sage, bienfaisant et admiré de toutes les nations, il donna sa démission du dit service et obtint du Roi à cette occasion des témoignages honorables, ainsi que la pièce ci-jointe l'atteste. Dès ce moment il n'eut d'autre ambition, ni d'autres souhaits que de se fixer pour la vie sur le sol français, en renonçant à tous les avantages de sa naissance prouvée par la pièce ci-annexée. »*<sup>12</sup>

L'année suivante, comme sa lettre du 8 Vendémiaire de l'an XI (le 30 septembre 1804) nous en informe, il devait travailler sur un ouvrage historique fort intéressant dont nous ne connaissons que le titre :

<sup>10</sup> Ibid., fol. 11.

<sup>11</sup> Ibid., fol. 14.

<sup>12</sup> Ibid., fol. 19-20.

« *Cependant, l'ouvrage que je suis sur le point de finir et qui m'a constamment occupé dans cette Capitale, vous donnera une faible preuve de mes efforts. C'est un Précis des principaux événements du 18ème siècle avec une aperçu statistique de tous les États de l'Europe ; il présente en même tems l'agrandissement ou la décadence que chaque État a éprouvé dans le cours du 18ème siècle jusqu'à la pacification générale. Pour mettre à jour cet ouvrage j'attends que la grande affaire du démembrement de l'Empire germanique soit terminée. Si j'ose Vous parler, Citoyen Ministre, de ce faible produit, ce n'est que dans le dessein de Vous prouver que mes occupations les plus chères ont toujours été celles qui avaient quelque rapport avec les connaissances politiques.* »<sup>13</sup>

Besse vendait bien la peau de l'ours avant de l'avoir tué... De toute façon, le manuscrit de ce travail a disparu, par conséquent nous ne sommes pas en mesure de l'examiner ni de le comparer aux articles publiés dans le *Mercure Étranger*.

La grande opportunité de faire une carrière diplomatique vint en 1803, lorsque le général Decaën fut envoyé en Île de France<sup>14</sup> où Besse suivait peu de temps après son ancien protecteur. Là-bas, il fut d'abord employé comme secrétaire-interprète.<sup>15</sup> Plus tard, il s'y distingua dans le journalisme local en collaborant à la Gazette de l'Isle de France.<sup>16</sup> Certainement, c'est ici qu'il acquit la pratique de ce métier par laquelle il s'illustra dans le *Mercure Étranger* en 1813. Cependant, les six années passées sous le climat tropical n'ont pas été aussi avantageuses pour sa santé que pour son apprentissage journalistique. En raison d'une maladie il dut quitter l'Île de France en 1809.<sup>17</sup> Arrivé à Paris en 1810, il sollicita de nouveau le ministre des affaires étrangères pour avoir un poste diplomatique. Il se vanta ainsi dans sa requête :

<sup>13</sup> Ibid., fol. 21-22.

<sup>14</sup> Aujourd'hui Île Maurice ou Mauritius.

Sur l'activité du général Decaën en Ile de France voir : H. Prentout, *L'Île de France sous Decaën, 1803-1810*, Essai sur la politique coloniale du Premier Empire et la rivalité de la France et de l'Angleterre dans les Indes Orientales, Paris, 1901.

<sup>15</sup> Voir l'extrait de la lettre du 30 Nivôse de l'an XII (le 21 janvier 1804) du général Decaën :

*"Decaën, capitaine-général des établissements français à l'Est du Cap de Bonne-Espérance, nomme le Citoyen Bérony secrétaire-interprète du capitaine-général, pour les langues anglaise, allemande, toscane, danoise et suédoise, ordonne qu'il soit reconnu en cette qualité et jouisse à dater du premier Vendémiaire du traitement qui y est attaché".* AMAÉ, Personnel, première série, vol. 8, fol. 25.

<sup>16</sup> Voir à ce sujet :

« Az önálló Mauritius és Besse János », L. Tardy, *Régi hirünk a világbán*, Budapest, 1979, 207-213.

<sup>17</sup> Voici un extrait de la lettre explicative du général Decaën (le 28 octobre 1809) :

*« Nous, Charles Decaën, général de division, capitaine-général des établissements français de l'Est du Cap de Bonne-Espérance, grand-officier de la Légion d'honneur. Vu les certificats des chirurgiens des hôpitaux de l'Isle de France, constatant le mauvais état de santé du sieur Charles Bérony, secrétaire-interprète du gouvernement de cette colonie, qui nécessite son retour en France ».* AMAÉ, Personnel première série, vol. 8, fol. 26.

« Je possède toutes les langues d'Europe, excepté le turc et le grec que je remplace par le latin et un peu de persan. Depuis vingt ans m'étant constamment livré aux connaissances politiques et à l'étude des langues que j'ai apprises sur les lieux, en parcourant presque toute l'Europe, j'ose me flatter avoir les qualités nécessaires pour occuper la place d'agent du gouvernement ou de consul que S. A. le Vice-grand-électeur demande pour moi. »<sup>18</sup>

Grâce à cette lettre nous savons que Besse habitait au 22 rue Saint Thomas du Louvre<sup>19</sup> à cette période. Probablement, il y commença l'étude de la langue turque également chez les éminents orientalistes contemporains, comme Langlès<sup>20</sup> et Jaubert,<sup>21</sup> qui se trouvaient ensuite parmi les rédacteurs du *Mercur*e Étranger. Plus tard, il parvint à maîtriser cette langue à tel point qu'il en publia une grammaire en français à Pest en 1829.<sup>22</sup>

La vie de Besse entre son retour en France et la chute de l'Empire n'est pas bien documentée. Cette période de sa vie, ainsi que sa contribution à la rédaction des articles sur les langue et littérature hongroises, ont fait l'objet parfois de brûlantes controverses. Même si les articles concernés sont sortis sous le pseudonyme de Besse, on oublie très souvent sa part dans leur création. Une lettre que nous avons récemment trouvée à la bibliothèque de l'Académie des sciences à Budapest nous permet de démontrer avec plus de précision qu'il participait activement à la composition de la célèbre série d'articles du *Mercur*e Étranger. Il s'agit donc d'une

<sup>18</sup> Lettre du 10 mai 1810. Ibid., fol. 30.

<sup>19</sup> À proximité du Palais Royal et du Louvre, cet appartement fut nettement mieux placé que celui de Batsányi, qui habitait à cette période dans un petit hôtel de la rue du Helder non loin du boulevard des Italiens. Son logement à la rue Mazarine sera plus élégant et plus proche de celui de Besse. Nous avons repéré les rues d'après la nomenclature de F.M. Marchant, *Le conducteur de l'étranger à Paris*, Paris, 1814. Besse montra une certaine prédilection pour ce quartier, car ses deux autres adresses, c'est-à-dire le 86, rue du Champ-Fleury (1803) et le 13, rue des Deux Boules (1815), se trouvent également là-bas. D'après J. F.C. Blanvillain, *Le Pariséum ou tableau de Paris en l'an XII (1804)*, Paris, 1804, et Marchant, *op.cit.*

<sup>20</sup> Louis-Mathieu Langlès (1763-1824), orientaliste français, professeur de persan. Auteur d'un *Alphabet tartare-mandchou* (Paris).

<sup>21</sup> Amadée de Jaubert (1779-1847), interprète de Napoléon durant l'expédition d'Égypte, orientaliste, professeur à l'École de langues orientales. Auteur du *Voyage en Arménie et en Perse* (Paris, 1821) et des *Éléments de la grammaire turque* (Paris, 1823-1824).

<sup>22</sup> J.-Ch. Besse, *Abrégé de la grammaire turque*, contenant, outre les principes de cette langue, des idiotismes, des discours familiers et un petit vocabulaire en français, turc et hongrois, Pest, 1829.

Par la publication de cet ouvrage Besse s'inscrit dans la querelle historique sur l'origine de la langue hongroise en insistant sur l'affinité des langues hongroise et turque. Voici un extrait de l'Avant-propos du livre :

« La langue hongroise, étant d'origine Orientale, et ayant beaucoup plus d'affinité avec celle des Turcs, m'a semblé la plus propre à répondre au but que je me suis proposé dans cet ouvrage ; et c'est par ce motif que j'ai jugé convenable de me servir des caractères des Hongrois qui les avaient empruntés des Latins. »

lettre de Besse qu'il écrivit le 1<sup>er</sup> décembre 1827 au baron de Férussac,<sup>23</sup> le rédacteur en chef du *Bulletin Universel*.<sup>24</sup> L'intérêt de ce document est tel que nous le publions ici intégralement :

« Monsieur le Baron,

*Lors de mon séjour à Paris, en 1813, j'eus l'honneur d'avoir été l'un des collaborateurs du Mercure Étranger ou Annales de la Littérature Étrangère. Je fournissais en même tems au Journal de Paris,<sup>25</sup> rédigé par l'éloquent et respectable M. Jay,<sup>26</sup> des articles de Politique et des articles de Critique sur l'Opéra italien. Ayant fait depuis une longue absence de ma patrie, j'ai vu, à mon retour, avec une extrême satisfaction, que mes Compatriotes avançaient rapidement dans la carrière littéraire avec un zèle digne de leur patriotisme, afin de mériter d'occuper un rang distingué dans la république des Lettres.*

*Le Bulletin Universel que j'ai lu pour la première fois, ces jours passés, dans un des salons du Cassino, établi depuis peu à Pest, par la concurrence d'un grand nombre de magnats et de nobles du royaume, m'a frappé bien agréablement par son utilité générale, par la diversité des matières qu'il contient, et par les intéressans articles rédigés par des hommes de talent et distingués par leur mérite personnel. Pénétrés du même sentiment, plusieurs des illustres membres dudit Cassino ont manifesté le désir d'entretenir une correspondance suivie avec Vous, Monsieur le Baron, comme rédacteur principal du Bulletin général, et de Vous transmettre tout ce que nos littérateurs pourraient fournir d'intéressant. Mais comme le plan général du Bulletin Universel ne m'est pas connu, je vous prie, Monsieur le Baron, de vouloir bien me tracer la route que nous avons à suivre dans la rédaction des articles concernant la littérature de notre pays. J'ajoute seulement pour votre direction, que nous pourrions annoncer avec une critique raisonnée les livres nouveaux qui ont paru depuis 1813, époque à laquelle j'ai cessé de continuer de traiter la Littérature Hongroise dans le Mercure Étranger qui a également cessé d'exister.*

<sup>23</sup> André-Étienne-Just-Pascal-Joseph-François d'Aubedard, baron de Férussac (1786-1836), chef d'état-major, naturaliste, professeur de géographie et député du Tarn et Garonne. Auteur de *l'Histoire des mollusques* (Paris, 1820-1851).

<sup>24</sup> *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*. Recueil systématique organisé par le baron de Férussac paru de 1823 à 1830. On connaît une centaine d'exemplaires de ce périodique encyclopédique composé de huit sections embrassant toutes les sciences contemporaines.

<sup>25</sup> Besse évoqua déjà sa contribution à ces deux périodiques dans son autobiographie allemande citée par Lajos Tardy et György Radó (*A világjáró...*, *op. cit.*, 17-18).

<sup>26</sup> Antoine Jay (1770-1854), littérateur français, directeur du *Journal de Paris*, professeur à l'Athénée, collaborateur du *Constitutionnel* et de *Minerve* et fondateur de la *Biographie nouvelle des contemporains*.

*Lorsque l'Académie Hongroise, à l'érection de laquelle ont si généreusement concouru, à l'occasion de la Diète dernière, les plus illustres familles du Royaume, aura été une fois établie d'une manière solide et permanente sous la sanction de notre Roi nous serons à même de mieux remplir l'attente du Public français, dont nous réclamons d'avance l'indulgence, notre littérature sortant du berceau, mais qui pourrait avec le tems attirer l'attention générale que mérite le génie dans quelle partie du monde qu'il se montre. En attendant, tout marche à grands pas vers la civilisation. Les écoles publiques sont sur le meilleur pied, où il se forme des sujets distingués. Les bibliothèques publiques et particulières sont nombreuses et bien assorties. Des bâtiments d'un style moderne s'élèvent dans nos cités. A l'exemple de la Capitale de la monarchie, il se tient annuellement dans les plaines de Pest une course de chevaux qui est aussi brillante, à proportion, que celle de Vienne. En un mot, la Hongrie mérite à bien des égards d'être mieux connue et appréciée dans l'étranger.*

*J'ai l'honneur etc...*

*Bude, le Déc. 1 1827*

*Besse »*

Pour nous, la lettre de Besse est intéressante parce qu'elle met en évidence une théorie que nous avons présumée depuis longtemps : c'est-à-dire que Besse avait été un co-auteur dans cette entreprise littéraire. Ce fait peut expliquer que les parties concernant la linguistique, le domaine dans lequel Besse nous fit maintes fois preuve d'une féconde imagination, peuvent être rapprochées de ses écrits plus tardifs. De même, ses vastes, mais certes superficielles, connaissances historiques et littéraires nous incitent à croire qu'il avait une part plus considérable dans la rédaction qu'on ne le pensait jusqu'ici. Ses lettres au ministre des affaires étrangères, comme nous l'avons montré plus haut, témoignent de son activité littéraire constante à cette période. Toutefois, nous sommes aussi convaincus que la majeure partie des écrits littéraires, et surtout les traductions incontestables de Batsányi, avaient été composés par le célèbre poète hongrois qui avait exhorté ainsi ses compatriotes pendant la Révolution française :

Venez ! et pour prévoir votre sort  
Jetez vos yeux attentifs sur Paris.<sup>27</sup>

D'autre part, la lettre nous apparaît comme un témoignage authentique de l'époque où la modernisation de la Hongrie avait commencé sous l'influence des magnats éclairés, comme les comtes Ferenc et István Széchenyi. Le développement fascinant de la vie intellectuelle ainsi que le changement d'un certain mode de vie y sont décrits d'une manière pittoresque. Ce témoignage de la genèse de la vie intellectuelle moderne hongroise est d'autant plus intéressant que son auteur fut un

<sup>27</sup> A. Révész, « Le poète hongrois de la Révolution française », *Revue de Hongrie*, Budapest, 1913, 107.

savant qui connaissait par expérience non seulement les plus grandes villes de l'Europe occidentale, mais aussi des pays de culture orientale, comme la Turquie ou l'Île de France. La question du développement particulier de la Hongrie de plus en plus indépendante, située entre les deux grandes civilisations, commençait à intéresser les intellectuels hongrois. Le problème de leurs origines et celui de leur avenir apparurent brusquement dans cette période agitée de l'histoire hongroise qu'on appelle le plus souvent l' "ère des réformes". Justement à cette époque, Besse cherchait des moyens financiers pour son expédition, dont le but était la recherche des descendants des anciens Hongrois d'Orient. Son voyage écrit dans un parfait style français reflète à la fois la naïveté du chercheur malgré lui et une ambition consciente de trouver des vestiges hongrois là aussi où il n'y en avait certainement pas.<sup>28</sup> Nous ne voulons pas relater ni critiquer cette œuvre de Besse qui était quand même le fruit d'un travail assidu voire héroïque d'un homme de soixante ans.

La publication française de l'ouvrage témoigne aussi de la préoccupation des intellectuels hongrois pour faire connaître la littérature hongroise en Europe occidentale. Le projet de la continuation des articles littéraires sur les pages du *Bulletin Universel* s'inscrit également dans cette politique. Le succès de la lettre de Besse fut très médiocre. Très peu d'articles concernant la Hongrie figurent dans ce périodique. Même son *Abrégé de la Grammaire turque* n'y eut qu'une mention très sommaire et réduite à la simple description de l'ouvrage en quelques phrases.<sup>29</sup>

Ce que nous avons appris à partir des sources récemment dépouillées dans les archives françaises nous a confirmé dans notre conviction, à savoir qu'il s'agit ici d'un ouvrage collectif paru sous le nom français de Besse, mais qui est bien marqué par le génie de Batsányi aussi, ou peut-être par celui d'autres intellectuels hongrois, français ou étrangers résidant alors à Paris. Même si ces sources ne sont que des éléments complémentaires à cette question, néanmoins elles mettent en relief certains points inexplorés de l'historiographie littéraire hongroise. Celle-ci insiste parfois trop sur l'œuvre des géants de notre littérature, en leur attribuant tous les ouvrages considérables tandis que les personnages secondaires, qui n'étaient peut-être pas aussi secondaires que de nos jours, passent inaperçus devant le regard trop souvent oublieux de la postérité.

<sup>28</sup> J.-CH. Besse, *Voyage en Crimée, au Caucase, en Géorgie, en Arménie, en Asie Mineure et à Constantinople, en 1829 et 1830 ; pour servir à l'histoire de Hongrie*, Paris, 1838.

<sup>29</sup> *Bulletin des sciences historiques, antiquités, philologie*, 7<sup>e</sup> section du *Bulletin Universel*, Paris, 1829, 328. Cette section mérite notre attention car elle fut dirigée par le célèbre orientaliste Champollion. Ce livre de Besse eut d'ailleurs une critique très sévère de la part du grand orientaliste J. von Hammer.

## Influences et parallélismes (La connaissance du romantisme français dans la poésie lyrique de Petőfi)

Le temps où on se choisit un idéal, c'est la jeunesse, et personne ne veut ressembler à Salieri. Ceux qui possèdent de grands talents et en même temps, par un heureux concours de circonstances, la conscience d'en être pourvu, ressentent peut-être encore plus fortement ce besoin. Les enfants du romantisme, lors de leurs préparatifs se cherchent également des idéaux. « Je veux être Chateaubriand ou rien », écrit Victor Hugo sur un cahier en 1816. <sup>1</sup> « Je voudrais être Shakespeare ou Shiller », écrit Alfred de Musset à un ami, <sup>2</sup> pendant ses études ; « Qui n'était en son âme César ou Mirabeau ? » <sup>3</sup> demande József Eötvös, parlant de son jeune héros, dans son roman *A karthausi* (Le chartreux). « Depuis longtemps il est dit, je ne serai pas un homme médiocre, aut Caesar aut nihil », déclare Sándor Petőfi à Lajos Szeberényi, le 2 novembre 1842. <sup>4</sup> Il se choisit des idéaux littéraires aussi : pendant l'hiver de 1843-44, qu'il passa à Debrecen dans une misère légendaire, il fixe aux murs de sa chambre les portraits de Vörösmarty et de Victor Hugo. <sup>5</sup>

Il a une excellente connaissance de la littérature hongroise et mondiale ; de nombreux ouvrages de la littérature européenne lui sont présentés d'abord en traduction (on connaît son attrait pour une carrière au théâtre <sup>6</sup>, au premier chef en tant qu'acteur) ; puis, plus tard — ce qu'il nous reste de sa bibliothèque en témoigne aussi <sup>7</sup> — il lit dans l'original des romans et des poésies de la littérature latine, allemande, française ou anglaise.

Une lettre d'un contemporain, Ignace Tülmann, datée de 1845, résume les auteurs préférés de Petőfi, « Il déteste Goethe, parce que c'était un aristocrate, n'aime également pas Schiller ; par contre Heine, Börne, Hugo, Dumas, Boz, Shakespeare et quelque peu, Lamartine, sont ses hommes... Il parle un peu le français et adore

<sup>1</sup> Robert Sabatier, *La poésie du XIX<sup>e</sup> siècle. Les romantismes*, 1977, 104.

<sup>2</sup> György König, *Alfred de Musset*, Budapest, 1910, 16.

<sup>3</sup> József Eötvös, *A karthausi* (Le chartreux), I-II, Révai kiadás, 32.

<sup>4</sup> *Petőfi Sándor Összes Prózái Művei és Levelezése* (Sándor Petőfi, Œuvres complètes en prose, et correspondance), Szépirodalmi, 1974, 210.

<sup>5</sup> Mór Jókai, *Egy magyar költő életéből* (La vie d'un poète hongrois) ; Lajos Hatvany, *Így élt Petőfi* (Ainsi vécut Petőfi), I, 500.

<sup>6</sup> Sándor Fekete, *Petőfi romantikájának forrásai* (Les sources du romantisme de Petőfi), Akadémiai Kiadó, Budapest, 1972.

<sup>7</sup> *Petőfi Összes Művei* (Œuvres complètes de Petőfi), V, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1956.

Béranger, dont il a transplanté, avec un beau succès, plusieurs morceaux en notre langue. »<sup>8</sup>

Tous ces noms cités sont en rapport avec l'œuvre de Petőfi ;<sup>9</sup> dans l'étude présente, je m'occupe surtout des rapports à Petőfi de Lamartine, de Hugo et de Musset ; de quelques éléments de leurs influences sur les ouvrages du poète. De l'effet des ouvrages de Dumas et de Béranger exercé sur Petőfi, on avait déjà beaucoup parlé, dernièrement dans le livre de Sándor Fekete.<sup>10</sup> Une question qui revient toujours : pourquoi avait-il considéré des auteurs secondaires (du moins secondaires à nos yeux d'aujourd'hui) comme ses idéaux, plutôt que d'autres, déjà classiques à l'époque, Goethe, Schiller ou encore Lamartine, poète de niveau beaucoup plus haut que Béranger. Ce n'est pas une question de mauvais goût ; ses préférés avaient tout simplement mieux répondu aux exigences qu'il avait formées sur les tâches de la littérature (popularité, familiarité, présence du poète dans la vie publique) ; ils avaient également gagné sa sympathie humaine, cette dernière jouant un rôle important dans les jugements de valeur du poète de vingt ans. « C'est la plus belle mission du monde : divertir les autres. » « Ce n'est pas d'être adoré, mais d'être aimé. » écrit-il à propos de Dickens et Dumas. Malgré toute indépendance de sa pensée, il n'était pas complètement libéré de l'influence des opinions des contemporains pendant sa formation poétique et philosophique (qui d'ailleurs n'était jamais terminée, seulement interrompue). Les contemporains français avaient également jugé Béranger un poète génial ; tout de même, cette opinion en toute vraisemblance n'a pas été transmise directement à Petőfi, sinon par les lettres de János Erdélyi, envoyées de Paris. « À l'heure ultime de Béranger, le nombre sacré se complète, le trois, et on dira : les trois plus grands écrivains de trois siècles français : Molière, Rousseau et Béranger, n'auraient pas été membres de l'Institut. »<sup>11</sup>

Imre Vahot, rédacteur en chef de *Pesti Divatlap* (Revue de Mode de Pest), bien qu'ayant pas mal agrandi le rôle joué par lui dans les débuts de la carrière de Petőfi, par ses propres vues toutefois avait instinctivement formé le goût de son secrétaire de rédaction. (Dans mon étude « De l'habillement de Petőfi » je m'en suis déjà occupée.) La série d'articles de Vahot, « Töredék-gondolatok a világgöltészetéről » (Pensées sur la poésie mondiale) est parue en 1841 dans la revue *Athenaeum*, et ses jugements de valeur résonnent plus tard dans les énonciations de Petőfi. Même si les écrits, aux moments de leur parution, n'avaient pas attiré l'attention du jeune poète, à partir de 1844 en revanche, lors de leurs rencontres fréquentes, il pouvait

<sup>8</sup> Lajos Hatvany, *Így élt Petőfi* (Ainsi vécut Petőfi), Magvető, 1967, I, 706, cité par Sándor Lukácsy, « Lamartine et Petőfi », *Le livre du centenaire. Études recueillies et présentées par Paul Viallaneix*, Flammarion, Paris, 1971.

<sup>9</sup> Petőfi, *Úti levelek Kerényi Frigyeshez* (Lettres de voyage à Frigyes Kerényi). Lettre n° 9.

<sup>10</sup> Sándor Fekete, *Petőfi evangéliuma* (L'évangile de Petőfi), Kossuth, Budapest, 1989 ; János Hankiss, « Petőfi és a francia költők » (Petőfi et les poètes français), *Budapesti Szemle* (Revue de Budapest), janvier 1923 ; Sándor Fekete, « Petőfi et Dumas », *Acta Litteraria*, 13, 1971, etc.

<sup>11</sup> *Pesti Divatlap* (Revue de Mode de Pest), 1844, n° 25.

suffisamment entendre leurs jugements. Ainsi l'opinion de Vahot sur Goethe devenu philistin, son avis sur la popularité des pièces de Hugo ou de Dumas, ou encore sur le style ou les qualités d'analyse des caractères de Dickens.<sup>12</sup>

Restons-en toujours à notre tâche désignée, les rapports de Petőfi à Lamartine, Musset et Hugo, le poète lyrique. (Des effets de Hugo, auteur dramatique, nous avons déjà parlé à plusieurs reprises.)

\*

À propos de l'influence de Lamartine sur les jeunes Hongrois, en général on parle de son ouvrage *L'Histoire des Girondins* ; tout de même, le rayonnement du poète est bien plus large ; nous y a avons trouvé quelques données dans l'étude citée ci-dessus, de Sándor Lukácsy.<sup>13</sup> Ces données peuvent être élargies, tant dans le domaine de la ressemblance poétique (sujet, idée, métaphore) que dans celui de la présence philologique.

Petőfi, grâce aux connaissances qu'il a accumulées en été 1843 à Pozsony, est chargé des traductions par Ignác Nagy, destinées à *Külföldi Regénytár* (Romans Étrangers), dont l'une est celle du roman de Charles de Bernards, *La Femme de quarante ans*. L'héroïne du roman, une femme splendide, pendant ses rendez-vous galants, fait lire à ses amants les *Méditations* de Lamartine.

Certainement cette remarque n'a pas échappé à l'attention du traducteur, même s'il n'avait pas encore lu de poésies de Lamartine jusqu'alors : avant 1844, ses connaissances du français ne l'avait pas rendu possible.<sup>14</sup> La catégorie du cœur joue un rôle important également dans la poésie de Petőfi ; suivre la voix du cœur, c'est l'ordre éthique de la génération qui suit l'époque des Lumières, et cet ordre prend chez Petőfi une teinte panthéiste. « Pour moi un homme vaut ce que vaut son cœur » (Traduction de Imre Kelemen) — écrit-il dans le 9<sup>e</sup> morceau des *Lettres de voyage*.

Grâce à une étude et à une bibliographie fondamentales du point de vue de notre sujet, le problème de la réception de la littérature française dans la presse hongroise de l'époque des Réformes est déjà élaboré.<sup>15</sup> Nous pouvons y apprendre que dans *Figyelő* (Observateur), le supplément de *Athenaeum*, des compte-rendus de la poésie de Lamartine et de Victor Hugo sont parus dès 1838-1839, mais ces écrits auraient été des lectures précoces pour Petőfi, à l'époque encore étudiant. Peut-être le résumé traduit de l'allemand, paru dans *Regélő Pesti Divatlap* (La Revue de Mode de Pest en Contes), le 31 juillet 1842 a été lu par lui :

<sup>12</sup> Voir les *Lettres de voyages à Frigyes Kerényi* de Petőfi.

<sup>13</sup> Sándor Lukácsy, *op. cit.*

<sup>14</sup> László Gáldi, « Milyen nyelvből fordította Petőfi "A koros hölgy"-et ? » (De quelle langue Petőfi a-t-il traduit "La femme de quarante ans" ?), *Magyar Nyelv* (Langue hongroise), 1956 ; Sándor Fekete, *Petőfi evangéliuma* (L'évangile de Petőfi), 74-83.

<sup>15</sup> Piroska Madácsy, *Francia irodalom és kultúra a reformkori magyar folyóiratokban ; Magyar folyóiratok (1814-1848) francia vonatkozású cikkeinek bibliográfiája* (Littérature et civilisation françaises dans les revues hongroises de l'époque des Réformes ; Bibliographie des articles à rapport français des périodiques hongrois, 1814-1848), Szeged, 1984.

« Sans aucun doute, Lamartine est un des plus grands poètes lyriques de la France, il possède la gloire d'être le premier à donner une nouvelle forme au langage poétique, en l'embellissant et l'ennoblissant. »

Ou encore plus loin :

« À la parution des premières "méditations poétiques", tout le monde était surpris de l'audace et de la nouveauté des expressions ; cette surprise est devenue bientôt étonnement lorsqu'on s'est rendu compte que la profondeur de ses sentiments, le vol de ses idées et la richesse de sa poésie avaient forcément nécessité ces innovations. Seul un grand poète est capable d'élargir et d'ennoblir la langue, comme cela se produit dans chaque nation. Le sentier avait été ouvert, mais le poète avait eu une lutte difficile contre l'armée canaille des critiques, qui, étant attachés aux formes extérieures, combattaient amèrement contre les innovations. »

Comme si on lisait une réflexion aux critiques de Petőfi des années 1845-1846 !

Dans son étude, riche en données, Sándor Lukácsy cite déjà les vers correspondants des deux poésies, ceux de *L'isolement* de Lamartine et ceux de *Az utolsó ember* (Dernier homme) de Petőfi :

Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :  
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons ;

chez Petőfi :

Hagyom magam. Erőtlen hang  
Lcszek. Te szélvész légy. Sodorj el.<sup>16</sup>

Mais la poésie de Lamartine, *L'isolement* a d'autres parallèles avec d'autres poésies de Petőfi. Ainsi le vers : « un seul être vous manque, et tout est dépeuplé ! »<sup>17</sup> se présente chez Petőfi dans la poésie *Az árva lány* (L'orpheline) :

Csak egy lényvel van kevesebb  
Mint tennap volt,  
S nekem úgy tetszik : az egész  
Világ kiholt.<sup>18</sup>

Deux autres poésies peuvent être associées à celle de Lamartine, par la situation poétique, l'une est *Le Ciel étoilé* :

<sup>16</sup> "Je me laisse. Voix sans force je deviens. Que tu sois un orage. Emporte-moi."

<sup>17</sup> Le note déjà Marcell Benedek dans *A francia irodalom* (La littérature française), Budapest, Athenaeum, 1928, et d'après lui, László Bóka dans « Petőfi és Lamartine » (Petőfi et Lamartine), *Könyvek, gondok* (Livres, soucis), Gondolat, 1966.

<sup>18</sup> "Un seul être de moins qu'hier, mais à moi il me semble que le monde entier s'est éteint."

Couché sur le tapis vert sombre de la terre,  
 Je contemple en rêvant la voûte au bleu profond,  
 Les étoiles bronchées d'or et d'argent s'éclairent,  
 Cernant d'une couronne aux rayons vifs mon front.  
 Mon âme s'est baignée en ce flot de lueur  
 Et s'est débarrassée des terrestres souillures,  
 Régénéré, je m'envole vers les hauteurs,  
 À la recherche de l'azur.

(Adaptation de Jean Rousselot)

Dans la poésie de Lamartine :

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,  
 Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,  
 Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre  
 Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;  
 Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour  
 Et ce bien idéal que toute âme désire,  
 Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

La poésie de Petőfi est née au temps des amours heureuses, celle de Lamartine dans la condition de l'amant devenu veuf ; tous les deux cherchent ce qui se trouve au-delà du ciel étoilé ; l'un doit faire le tour de Dieu également, pour l'autre cela n'est pas nécessaire.<sup>19</sup> Lamartine crée un monde nouveau, puisque dans celui qui est réel, orphelin, il ne trouve plus sa place ; Petőfi, à ce moment justement très à l'aise sur la terre envoie son âme au ciel, comme en reconnaissance, observer si l'amour existe aussi là-bas. L'autre poésie parallèle de *l'Isolement* est *Képzetem* (Mon imagination). En réplique aux dures critiques de l'été 1845 — qui jugeaient son univers poétique vulgaire et trop immanent — est né ce vol vraiment romantique, dans lequel l'imagination de Petőfi quitte l'univers pour en créer un autre.

*L'Immortalité* de Lamartine pose les questions finales, comme « Qui suis-je, et que dois-je être ? », les mêmes idées sont rédigées par Petőfi le plus nettement dans la poésie *Világosságot !* (De la lumière !) : « Csak azt mondd meg, hogy mi vagyok / s miért vagyok ? »<sup>20</sup> *L'Immortalité* figure d'ailleurs dans une collection de quatre volumes, parue à Göttingen en 1841 ; Petőfi possédait deux de ceux-ci. (Chefs-d'œuvre poétiques d'Alphonse de Lamartine, Casimir Delavigne et Victor Hugo — deux parties ont été consacrées aux poésies de Victor Hugo, une partie à celles de Lamartine, et une à Delavigne.)<sup>21</sup>

<sup>19</sup> Est écrit pour la consolation de Mme Charles, comme on l'apprend des commentaires de Lamartine, composés pour l'édition de 1849 de *Premières Méditations Poétiques*.

<sup>20</sup> « Dis-moi seulement qui je suis, et pourquoi je suis ? »

<sup>21</sup> Sándor Lukácsy, *op. cit.*, 296.

\*

Des renvois moindres à Victor Hugo dans l'œuvre et dans la biographie de Petőfi prouvent qu'il prêtait également de l'attention à ce géant contemporain. Comme nous l'avons dit ci-dessus, nous entendons cette fois Hugo, le poète lyrique, l'histoire de littérature s'occupait déjà à plusieurs reprises de l'effet de Hugo, l'auteur dramatique (Zoltán Ferenczi,<sup>22</sup> András Martinkó<sup>23</sup> et d'autres). La comparaison des deux poètes jusqu'ici n'est faite que par József Szegzárdy-Csengery, à qui nous devons de très belles traductions de poèmes de Hugo également. Mais lui s'occupait avant tout des coïncidences politiques et d'histoire d'idées des deux œuvres poétiques. Dans l'étude présente, je voudrais me limiter aux ressemblances de la structure lyrique et de l'expression lyrique des deux poètes.

D'après une donnée de Pál Jámbor,<sup>24</sup> Petőfi avait emmené pour les lire, à l'occasion d'un voyage en bateau sur le Danube, les ouvrages de Dumas, de Victor Hugo et de Heine. Nous n'en connaissons pas les titres. Comme Károly Pákh, témoin du premier voyage dans la Haute-Hongrie de Petőfi écrit, « il lisait à haute voix Victor Hugo, Béranger et d'autres poètes français ».<sup>25</sup> Mais nous avons également des preuves philologiques provenant de lui-même, du fait qu'il avait connu non seulement les pièces de Hugo (qui d'ailleurs étaient souvent jouées sur les scènes hongroises, et dont on s'occupait abondamment dans la presse littéraire contemporaine hongroise, voir les données de Piroska Madácsy). Il écrit dans une critique de Richard III :

*« L'universalité du talent : voilà la mesure de la grandeur, en art tout comme en poésie ; et voilà pourquoi le théâtre de Shakespeare est plus grand que celui de Molière ; en poésie lyrique, Vörösmarty, plus grand que Victor Hugo, et que, dans l'art dramatique, Egressy est plus grand que ses rivaux. »* (Traduction de Imre Kelemen).<sup>26</sup>

Les autres données montrent des ressemblances dans leurs biographies, ou dans les ouvrages ou encore dans la postérité des œuvres. Hugo dans son poème *Mon enfance* écrit qu'il porte dans son subconscient les victoires des guerres de Napoléon, la gloire : « J'aurais été soldat, si je n'étais poète » dit-il. Dans cette poésie on trouve des vers dynamiques, comme par exemple : « Et de monceaux de morts semant leurs pas sanglants, Je voyais se heurter au loin, par intervalles, Les escadrons étincelants ! » — qui, je crois, sont très proches des vers fameux de *Egy gondolat bánt engemet* (Une pensée me tourmente). Petőfi lui aussi, à une époque — avant la formation de sa vocation à la liberté — s'enthousiasmait pour les gloires de guerres hongroises de jadis, en patriote noble, et s'est plaint de la paresse

<sup>22</sup> Zoltán Ferenczi, *Petőfi életrajza* (La biographie de Petőfi), I, 335.

<sup>23</sup> András Martinkó, *A prózairó Petőfi* (Petőfi, le prosateur).

<sup>24</sup> Hatvany, *Így élt Petőfi* (Ainsi vécut Petőfi), II, 206.

<sup>25</sup> *Vasárnapi Újság* (Journal de Dimanche), 1889, n° 51, et Ferenczi, *op. cit.*, II, 121.

<sup>26</sup> *Életképek* (Images de genre), 20 février 1847.

sans victoire de son temps *Mért nem születtem ezer év előtt!* (Pourquoi ne suis-je né il y a mille ans !) — et encore dans *Notes de voyage* (238). La poésie de Hugo *Ce siècle avait deux ans* renvoie avec quelque fierté consciente aux épreuves qu'il avait eu à survivre dans son enfance et jeunesse. Petőfi également avait eu des raisons à réprouver sa destinée, qui lui réservait de dures leçons. Les expériences vécues avaient raffermi l'âme des deux poètes, ils sont devenus sensibles sur le plan social et se sont armés d'une pureté morale (« Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur » — écrit Hugo dans la poésie mentionnée ci-dessus).

L'une et l'autre poésies prouvent leur désir excessif de sincérité, leur caractère extroverti, qui n'ignore pas non plus un certain exhibitionnisme. Dans la postérité des deux œuvres poétiques, on trouve également des traits communs : les historiens de la littérature et les auteurs détestant le lyrisme affiché se sont empressés à nier leur vraie grandeur et leur génie, disant que c'est seulement la prise de position pour une cause politique qui les a rendus grands poètes. Si c'était vrai, leurs œuvres seraient éphémères alors que, malgré une certaine baisse sur les listes de préférence, ce sont des ouvrages de valeur véritable. Souvent, dans les deux cas, on renvoie à une œuvre poétique mutilée, et non à celle qui est entière. On avait accentué l'excellente santé, l'équilibre psychique, l'importance de la popularité et du contenu politique, cachant en même temps les doutes et les incertitudes qui les accompagnent, l'intérêt pour les questions finales métaphysiques, le désir de la complexité de la vie à laquelle appartient également le thème de la vie familiale, quotidienne. « Âme à cent voix » — dit Hugo de soi-même dans une de ses poésies et nous venons de citer de Petőfi « L'universalité du talent : voilà la mesure de la grandeur ». Hugo résigné est au moins aussi peu connu dans l'opinion publique (voir *Ô mes lettres d'amour*) que Petőfi, auteur de *Féfalomban* (Rêverie). Tout de même, la génération qui a suivi — Baudelaire et Reviczky — savait encore ce que la poésie moderne doit à Hugo et à Petőfi.

Les deux sont caractérisés d'une richesse de forme exceptionnelle : à partir des masses de phrase sans frein, jusqu'aux fragments d'une densité exemplaire (p. ex. *Les Djinns* ou *Quand le livre* de Hugo). Mais tout cela pourrait être le sujet d'une autre étude. Revenons aux ressemblances thématiques, comme l'amour et la gloire. Les amours heureuses rendent superflus tous les autres désirs aux vanités du monde. Petőfi écrit dans la 14<sup>e</sup> *Lettre de voyage* :

« *J'ai ma bien-aimée qui m'aime, j'ai ma Juliska, et un regard fugitif de ses yeux m'est plus cher que l'éternelle splendeur du soleil de la gloire. Ta bouche coquette, Gloire, a beau sourire ; je ne serai plus ton homme de peine.* » (Traduction de Imre Kelemen.)

Chez Hugo — à côté d'autres passages — on lit dans *Quand tu me parles de gloire* :

La prospérité s'envole  
Le pouvoir tombe et s'enfuit.  
Un peu d'amour qui console  
Vaut mieux et fait moins de bruit.

Cette dernière idée, Petőfi l'a rencontrée dans Béranger aussi ; par contre les réminiscences hugoliennes sont certaines dans les poésies amoureuses par exemple de *Szerelem Gyöngyei* (Perles d'amour) : *Arcképpemmel* (Avec mon portrait) :

Lelkem Illés próféta, a mennybe  
Száll a dicsőség lángszekerén —  
Híj öledbe, lyányka s lángszekérről  
És mennyországról lemondok én<sup>27</sup>

*Elnémult fergeteg* (L'orage apaisé) :

Szívem is most ily végtelen róna...  
Nincsen benne más, csak szerelem.<sup>28</sup>

Chez Hugo dans *Puisqu'ici-bas toute âme* les vers suivants correspondent aux vers cités de Petőfi :

Reçois, mon bien céleste,  
Ô ma beauté,  
Mon cœur, dont rien ne reste,  
L'amour ôté !

À l'examen des ressemblances des poésies amoureuses des deux poètes on ne peut pas laisser hors de vue un point important : tous les deux se sont enthousiasmés pour la poésie latine. Le respect de Petőfi pour Horace est bien connu ; j'ai déjà parlé de sa connaissance de l'œuvre d'Ovide dans mon étude sur le cycle *Szerelem Gyöngyei Bertának* (Perles d'amour pour Berthe) (*Új Írás*, mars 1990). Győző Murányi dit dans sa monographie sur Victor Hugo : « Il lisait les auteurs latins, Horace, Juvenile, Virgile, Lucrèce, Tacite, Quinte-Curte, Salluste. Chaque soir, avant de se coucher, il apprenait trente vers par cœur. Il a appris ainsi six mille vers si parfaitement, qu'il les citait sans faute, même après plusieurs décennies. » De cette façon il est même probable que certaines tournures, visiblement identiques, proviennent du même précurseur latin commun.

\*

Peu de rapports peuvent être prouvés entre la poésie de Petőfi et celle de Musset. Petőfi mentionne une seule fois le nom de Musset, sur la liste des livres français et anglais, à acheter. L'étude de János Hankiss, *Petőfi és a francia költők* (Petőfi et les poètes français)<sup>29</sup>, à ce jour la plus riche source des rapports de Petőfi à la poésie lyrique du romantisme français ne mentionne comme réminiscence de Musset que la poésie de Petőfi *A múzsám és menyasszonyom* (Ma muse et ma fiancée) comme celle qui garde l'influence de *Nuit de Mai*, *Nuit d'Août* de Musset.

<sup>27</sup> "Mon âme, le prophète Elias, monte au ciel sur le chariot de flamme de la gloire, Appelle-moi, ô fillette, et je renonce et au chariot de flamme et au paradis."

<sup>28</sup> "Mon cœur est maintenant également une plaine sans fin, Il n'y est autre chose que l'amour."

<sup>29</sup> János Hankiss, *Petőfi és a francia költők* (Petőfi et les poètes français), *ibid.*

Le rapport semble bien probable même de nos jours, la situation de départ chez Musset est la conversation avec sa Muse, d'où s'étend et l'histoire du grand amour du poète et son art poétique. Dans la poésie de Petőfi les deux jeunes filles, la fiancée et la muse, font la paix dans l'amour heureux, et prennent soin ensemble du poète. Dans les deux poésies la muse se présente et cause avec le poète comme une personne vivante. D'autres données peuvent être ajoutées à celles de Hankiss : ainsi, dans la poésie de Petőfi *A költő és a szőlővessző* (Le poète et la vigne), on peut voir renaître le célèbre motif du pélican de *Nuit de mai* de Musset. Il est bien connu que le pélican nourrit ses petits de son sang ; ce qui leur est la vie, pour lui signifie la mort. Musset rapporte cette comparaison aux grands poètes :

Leurs déclamations sont comme des épées :  
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,  
Mais il y pend toujours quelques gouttes de sang.

Dans la poésie de Petőfi, le sujet est également le destin du poète : s'il rend son âme au monde, lui, il est consumé. Dans ses images, la poésie *Költő lenni vagy nem lenni* (Être poète ou non) est beaucoup plus proche de l'œuvre de Musset mentionnée ci-dessus. Ici, c'est le poète lui-même qui est le pélican (sans avoir prononcé le mot) qui nourrit la poésie, comme genre :

Nem, költészet, nem hagylak el soha,  
Mert nem hagyhatlak el !  
Táplálni foglak a gyötört kebelnek  
Legforróbb vérivel.  
Nem bánom : tépj, eméssz.  
Másoktól meghallgattatást sem várok,  
Azért éneklek, költök,  
Mig végső csepp vérem ki nem szivárog.<sup>30</sup>

Lisant ces vers, nous ne pouvons douter de la connaissance de *Nuit de mai*. Des difficultés de la création, du destin du poète écrit encore Petőfi dans ses poésies *Jövendölés* (Prophétie), *Hír* (Renommée), *Virágos kert a költő szíve* (Le cœur du poète est un jardin fleuri) également.

Une rencontre encore sur la lisière de la création romantique, entre Petőfi et Musset : le sujet en est la puissance poétique de la douleur à faire écrire des chansons. Dans *Nuit de Mai*, la Muse enseigne à son poète :

<sup>30</sup> "Poésie, je ne t'abandonne jamais, puisque je ne peux t'abandonner. Je vais te nourrir du sang le plus chaud du sein tourmenté. Eh bien : que tu m'arraches, me dévores. Je n'attends même pas d'être écouté par d'autres, Tout de même je chante, je compose, jusqu'à ce que la dernière goutte de mon sang me délaisse."

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,  
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure  
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;  
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.  
Mais pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,  
Que ta voix ici-bas doive rester muette.  
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,  
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots...

Notre Petőfi — selon certains critiques malins — a bien profité de l'occasion que la mort de Etelka Csapó donna à l'enrichissement de sa poésie. Je ne suis pas d'accord. Le cycle *Cipruslombok Etelke sírjáról* (Feuilles de cyprès sur la tombe d'Etelke) possède certains antécédents, et toutefois le jeune poète étant impulsif dans l'amour aussi, nous n'avons aucune raison de douter de sa sincérité. Tout de même, une fois, le mot lui échappe :

E kincset el nem tékozolnám  
A föld minden gyönyöreért sem,  
Minden darabja dallá olvad  
Lelkemnek titkos műhelyében.<sup>31</sup>

L'étude de Piroska Madácsy ne mentionne que très peu de données relatives à Musset, et cela n'est pas surprenant, puisque Musset, après ses succès de jeunesse, était, vers la fin de sa vie, oublié comme poète même en France. Les coïncidences avec Musset et avec n'importe qui d'autre peuvent être l'effet du hasard, mais l'identité du sujet, la variation de la même idée est déjà intéressante, puisqu'elle relie Petőfi à un grand courant d'idées, le romantisme.

La figure de Victor Hugo est plus proche de Petőfi que celle de Lamartine, ou Musset, mais un poète peut apprendre non seulement du similaire mais également d'un différent.

De la bibliographie de Madácsy il est évident que Victor Hugo et même Lamartine étaient des auteurs connus, au moins dans le domaine du journalisme, en Hongrie, dès les années 1840. La même chose ne peut être dite de Musset, et si l'on accepte les preuves citées ci-dessus de la connaissance par Petőfi de quelques pièces de Musset, sa découverte peut être considérée comme originale. Dans le cas des deux autres précurseurs, on peut également lui attribuer des révélations lyriques plus profondes.

Passons maintenant à l'analyse des poésies d'un même type thématique, ce qui est le lyrisme de la nostalgie. Dans l'histoire littéraire, sans doute d'après quelques antécédents français, plusieurs historiens comparent *Le Lac* de Lamartine, *Tristesse d'Olympio* de Hugo, *Souvenir* de Musset (comme l'analyse de Marcell Benedek,<sup>32</sup>

<sup>31</sup> "Je ne veux gaspiller ce trésor pour n'importe quel plaisir du monde, dans tous ses morceaux il se transforme en chanson, dans l'atelier secret de mon âme."

<sup>32</sup> Marcell Benedek, *op. cit.*, 169.

celui de György König,<sup>33</sup> et de Károly Horváth,<sup>34</sup> d'autres y ajoutent encore le poème de Petőfi, *Tündérlom* (Rêve de fée), voir László Bóka,<sup>35</sup> parlant de la poésie de Lamartine ou Győző Murányi.<sup>36</sup> Pourtant, jusqu'ici l'essentiel de la parenté des poésies énumérées restait caché.

Le point de départ des trois poésies françaises est identique : le poète retourne sur le lieu de l'amour passé, le paysage lui évoque les souvenirs doux d'autrefois et offre l'occasion d'une méditation sur la fragilité humaine. Petőfi crée d'abord l'atmosphère de son propre état d'âme tourmenté, et c'est là qu'une voix presque d'outre-tombe, celle du cygne mourant, se fait entendre : la métaphore de la mémoire. La voix est fragile, tombante, éthérée, puisque à la fin de son chant l'oiseau va mourir. Dans le désordre dynamique et sans raison du vers « Sajkás vagyok, vad hullámos folyón » apparaît le beau cygne fier, répandant l'harmonie, la paix ; l'image de la jeunesse et du premier amour, qui conservent et remplissent l'âme. Lamartine a évoqué dans deux grandes poésies le premier paradis perdu, en plus de celle que nous avons citée, l'autre est *Le Premier Regret*, basée sur la mémoire de Graziella ;<sup>37</sup> dans cette dernière, nous trouvons une image semblable : le cygne paisible sur le lac est le symbole de l'harmonie. Quoique Petőfi ne pût connaître cette œuvre, car Lamartine n'écrivit son roman et la poésie qui le termine qu'après 1849, quelques fragments de *Ha életében* (Si je n'avais aimé) du cycle *Cipruslombok* (Feuilles de cyprès) montrent des ressemblances étonnantes avec *Le Premier Regret* de Lamartine :

Sur son lit mortuaire, ah, comme elle était belle !  
Éclatant dans l'aurore un cygne en plein azur,  
Sur la rose d'hiver, un peu de neige pure !  
La mort, la blanche mort planait au-dessus d'elle.

(Adaptation de Jean Rousselot)

Chez Lamartine, le même motif :

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,  
...  
Une fleur au printemps, comme un flocon de neige,  
Y flotte un jour ou deux

Pour les deux poètes, la mort précoce évoque l'image de l'été dans l'hiver ou l'hiver dans le printemps — c'est-à-dire l'ordre renversé de la nature. Dans ces deux

<sup>33</sup> György König, *op. cit.*, 98.

<sup>34</sup> Károly Horváth, *A romantika* (Le romantisme), Gondolat, 1978, 97-98.)

<sup>35</sup> László Bóka, *op. cit.*, 49.

<sup>36</sup> Győző Murányi, *Az Óceán-ember* (L'homme-océan), Gondolat, 1970, 229-230.

<sup>37</sup> Le modèle était une jeune ouvrière de fabrication de tabac, qui est morte de chagrin, lorsque Lamartine l'avait abandonnée. Postface de György Somlyó, in : Lamartine, *Graziella*, Magyar Helikon, 1980.

poésies la disparition de l'amour se fait irréversible par la mort de la jeune fille aimée, ainsi la douleur en est plus profonde.

Chez Petőfi la voix de la mémoire remet le poète de son état d'âme présent dans le passé, au début de sa jeunesse : « Nem voltam többé gyermek, s nem valék / Még ifjú »<sup>38</sup> L'enfance se présente chez Musset dans le sens que c'est l'amour qui l'a rendu de nouveau enfant. La voix hugolienne de la mémoire est très vive, presque corporelle : « L'âme... / Sent quelque chose encore palpiter sous un voile... / C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir ! » Pour Petőfi, dans le passé tout était idéal : il avait un ami fidèle, il croyait à l'avenir. Il dessine l'histoire du développement de la jeunesse, première phase : tout paraît accessible, la richesse, la renommée, le bonheur ; deuxième phase : le monde extérieur disparaît, restent les désirs, la convoitise de quitter la réalité (peut-être parallèlement à la connaissance plus profonde des possibilités), l'animation des êtres intérieurs, l'amour pour un être incorporel, céleste (à la mode de Kölcsey ou de Schiller) qui aboutit presque à une tragédie. Et c'est à ce moment que le premier amour terrestre arrive. Chez le poète hongrois, le décor en vient de son imagination, le sommet d'une haute montagne d'où le jeune homme s'apprête à se jeter dans la profondeur. Un véritable endroit romantique. Bonheur retrouvé, accompli. La première réaction : faire arrêter le temps :

... miért nem váltunk itt kővé ?  
Hadd fűgtem volna mindörökre rajta !<sup>39</sup>

Ce geste se retrouve chez Lamartine aussi, la dame dit dans *Le Lac* :

Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,  
Suspendez votre cours !

...  
Mais je demande en vain quelques moments encore,  
Le temps m'échappe et fuit ;

Hugo, dans *Tristesse d'Olympio* se plaint : « N'existons-nous donc plus ? Avons-nous eu notre heure ? »

Dans les poésies de la nostalgie, au temps et à l'amour s'ajoute en troisième lieu la nature : les trois composantes sont en corrélation permanente et changeante. Chez Petőfi l'amour accompli change autour de lui la nature aussi :

Kékebb az ég, sugárosabb a nap,  
S e fák alatt itt hűvösebb az árnyék,  
S pirosb a rózsa, illatosb a lég...  
Ah, mintha csak egy más világban járnék<sup>40</sup>,

<sup>38</sup> "Je n'étais plus enfant, et je n'étais pas encore jeune homme."

<sup>39</sup> "... pourquoi n'est-on pas devenu pierre ? Que je puisse m'y attacher pour toujours."

<sup>40</sup> "Le ciel est plus bleu, le soleil plus éclatant, et sous ces arbres ici, l'ombre est plus fraîche, et la rose est plus rouge, et l'air plus odorant... Ah, comme si je marchais dans un autre univers."

s'écrite la fillette, d'être céleste devenue amante terrestre, après le rendez-vous. C'est la première métaphore de la nature chez Petőfi ; la deuxième se produit par la disparition de l'amour, par le refroidissement du cœur :

Eljött az ősz, ez a vad zsarnoka  
 A természetnek. Kérlelhetetlen karja  
 Letépi a szegény fák levelét,  
 A földre sujtja, és lábbal tiporja.  
 Lábbal tiprá boldogságunkat is ;  
 Reánk küldé enyészetes szelét  
 Elválás képiben, s ez arcainknak  
 Leszaggatá szép rózsalevelét.<sup>41</sup>

Dans la poésie de Lamartine, la fonction de la nature est différente :

« Hé quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ? », c'est-à-dire c'est la nature qui doit conserver le souvenir de l'amour disparu :

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !  
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
 Au moins le souvenir !  
 Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
 Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,  
 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
 Qui pendent sur tes eaux !

Le paysage, la nature n'est pas une matière modelable qui pourrait refléter les sentiments humains, mais ils sont témoin et memento.

Chez Musset le temps se dissout dans la nature, en leur contrepoint se trouve l'amour qui est éternel, tout au moins comme souvenir :

Oui, les premiers baisers, oui les premiers serments  
 Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,  
 Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,  
 Sur un roc en poussière.  
 Ils prirent à témoin de leur joie éphémère  
 Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,  
 Et des astres sans nom que leur propre lumière  
 Dévore incessamment.

Nous devons également mentionner ici *Roméo et Juliette* de Shakespeare, où, après la déclaration d'amour, Juliette s'écrit :

<sup>41</sup> "L'automne, ce tyran cruel de la nature, est arrivé, son bras impitoyable arrache les feuilles des pauvres arbres, les abat sur terre et les foule au pied, il a foulé au pied également notre bonheur, y envoyant son souffle destructeur, sous les traits de la séparation; et cette dernière a arraché les belles feuilles de rose de nos visages."

O, swear not by the moon, th'inconstant moon,  
That monthly changes in her circled orb,  
Lest that thy love prove likewise variable.<sup>42</sup>

La poésie de Musset est proche de celle de Petőfi par sa conception de l'amour comme souvenir, que personne ne peut nous arracher, sinon notre mémoire, qui le laisse tomber.

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête ;  
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché !  
Comme le matelot brisé par la tempête,  
Je m'y tiens attaché,

écrit Musset.

Dans la clôture de *Tündérlom* (Rêve de fée) Petőfi se plaint du pâlissement de la mémoire du premier amour. La métaphore du matelot brisé qui évoque de manière excellente l'état d'âme du naufragé de l'amour Musset — George Sand, se retrouve également dans la poésie de Petőfi.<sup>43</sup>

Pour en revenir à la corrélation d'amour — temps — nature, examinée dans la poésie de Victor Hugo, il est à constater que le poète rapporte la fragilité de l'amour au temps, aux changements survenus dans la nature et dans le paysage.

Nos chambres de feuillage en halliers sont changées !  
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé ;  
... Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,  
Folâtre elle buvait en descendant des bois ;  
... On a pavé la route âpre et mal aplanie,  
... La forêt ici manque et là s'est agrandie...

Je veux mentionner ici comme curiosité le roman de József Eötvös *A karthausi* (Le chartreux), une des lectures préférées de Petőfi.<sup>44</sup> Le roman se joue en France, avant, pendant et après la Révolution de juillet 1830 — évidemment, il est saturé des idées du romantisme français, sans citer les noms des auteurs, plutôt filtrées à travers les idéaux de Eötvös. Ainsi la description de la vision du monde de la génération du protagoniste n'aurait jamais pu naître sans l'œuvre de Musset, *La confession d'un enfant du siècle*. Évidemment, dans le roman riche en idées (même surchargé de méditations qui en font justement une curiosité pour l'historien de littérature), l'amour prend une place importante. Le détail suivant est très intéressant par sa parenté spirituelle en même temps avec *Tündérlom* qu'avec les trois poésies françaises : "Regarde les étoiles, leur lueur change, les fleurs se fanent et poussent de nouveau ; la mer, se retirant et montant, se cherche de nouvelles limites ; partout,

<sup>42</sup> "Par la lune ne jures, cette lune inconstante, Qui change mois par mois en sa route cerclée, De peur que ton amour s'avère aussi variable." Acte II, scène 2, traduction d'Élisabeth Cottier-Fábián.

<sup>43</sup> Par exemple dans sa poésie *A szél* (Le vent).

<sup>44</sup> Petőfi a lu le roman de Eötvös *A karthausi* (Le chartreux) en 1842, voir Sándor Fekete, *Petőfi evangéliuma* (L'évangile de Petőfi), 252.

où tu regardes, tout change, tu cherches en vain dans le monde l'image de la perpétuité, mais jette-toi dans mes bras, tu entendas mon cœur palpiter, et là tu la retrouveras." (Partie II, 82.)

C'est seulement dans *Tristesse d'Olympio* qu'à la douleur de la disparition est ajoutée l'idée de l'arrivée de nouvelles générations, les trois autres poètes ici ne dépassent pas les limites de leur destin personnel. Pour Hugo l'idée est douloureuse, que « L'air joue avec la branche au moment où je pleure ; / Ma maison me regarde et ne me connaît plus... », c'est cette pensée qui fait arriver l'homme de l'océan à la constatation de l'indifférence de la nature ; mais les amoureux, eux, au moins répondent à l'infidélité du décor par leur fidélité aux souvenirs. Si ce n'est plus le leur, ou celui de qui que ce soit, l'amour, le souvenir de l'amour vécu est éternel, dit Hugo dans la clôture de la poésie. Parmi les quatre poésies, c'est celle de Petőfi seule qui dans sa terminaison peut se libérer du ton pathétique, et peut revoir le rêve de fée passé, en homme qui a mûri, contemplant son être de jeunesse d'un certain geste nostalgique et d'une supériorité qui pardonne aux jeunes avec une distance sage et souriante :

Azóta arcom és kezem begyógyult,  
Arcom s kezem, mit túske sérte meg,  
S szivemből is ki vannak irtva már  
az elválástól támadott sebek ;  
De a sebeknél jobban fáj nekem most,  
Jobban fáj az, hogy már-már feledem  
Ábrándjaidnak édes üdvességét,  
Oh tündérialom, első szerelem !<sup>45</sup>

Tout cela est encore un supplément dans le sens à définir le fait que c'est le changement des sentiments, le travail permanent de la nature, qui forment également le personnage, celui-ci ne pouvant plus entrer de la même manière dans un rêve suivant.

La poésie de Petőfi est une pièce digne des trois grands poètes français de la nostalgie et s'ancre dans un des grands thèmes de la tendance européenne, le romantisme. Le genre de poésie de la nostalgie se retrouve dans d'autres littératures nationales bien sûr. Károly Horváth, auteur du volume *Romantisme* considère que dans le romantisme anglais c'est la poésie de Wordsworth *Daffodils* qui fait naître le genre. Dans les fameuses notes finales de l'étude de János Horváth sur Petőfi, où il a résumé les précurseurs éventuels des ouvrages du poète hongrois, pour *Tündérialom* nous trouvons des ouvrages de Shelley, comme antécédents.

Les trois poésies françaises auraient pu naître d'un concours poétique latent, Lamartine étant le premier, Hugo continuant et Musset terminant. Nous n'avons pas

<sup>45</sup> "Depuis, mon visage et mes mains sont guéris, Mon visage et mes mains, qui étaient blessés par des épines, et de mon cœur également les blessures de la séparation sont chassées, mais des blessures me fait beaucoup plus de mal que je sois sur le point d'oublier la douceur de tes rêves, oh rêve de fée, premier amour."

de données philologiques directes (laquelle des trois Petőfi a-t-il connue ?) mais au moins une d'entre elles, c'est certain.

Je crois que pour tout lecteur connaissant un peu la littérature hongroise, il serait inutile de prouver par des chiffres que parmi nos poètes, c'est Petőfi qui a voyagé le plus. Ces voyages, représentant et remplaçant en même temps ses études supérieures, se sont limités, à une seule exception : au territoire de la Hongrie de l'époque. À l'aide de ses lectures, il a réussi tout de même à parcourir toute l'Europe, donnant un exemple éternel à la délicatesse, et à l'esprit européen et ouvert.

---

Gergely ANGYALOSI

Institut d'Études Littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie

## La vision de l'Apocalypse dans la littérature hongroise contemporaine

Un texte bien connu de Jacques Derrida nous parle « d'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie ». Comme on sait bien, ce titre est la paraphrase de celui d'un opuscule de Kant, qui a traité, sur un ton condescendant des soi-disant philosophes de son époque. Or il se trouve que depuis peu l'idée — et l'envie — m'est venue de paraphraser la paraphrase derridienne ; c'est pour cela que je vais parler aujourd'hui « d'un ton apocalyptique constamment présent dans la prose hongroise », me limitant essentiellement aux œuvres publiées pendant les deux dernières décennies.

Ce choix de thème me paraît justifié pour deux raisons : d'une part, parce que le ton et le style apocalyptique sont loin d'être étrangers des avant-gardes de tous temps. J'oserai dire qu'un des rares gestes communs des avant-gardistes ou des néo-avantgardistes, c'est que leur mode de pensée, leur vision du monde, leur « stratégie », au dire de Derrida, est fondamentalement apocalyptique. D'après le philosophe français, parmi les nombreux traits qui caractérisent un écrit de type apocalyptique, on peut isoler « la prédiction et la prédication eschatologique, le fait de dire, prédire ou prêcher la fin, la limite extrême, l'imminence du dernier ». Presque tous les courants d'avant-garde prétendent annoncer la fin de l'histoire et le commencement d'une autre. La différence entre les tendances d'avant- et d'après-guerre consiste en premier lieu dans l'acceptation et l'expression ouverte ou voilée du désir de faire table rase, dans l'attachement ou dans l'indépendance relative à une idéologie politique en ce qui concerne la vision sur l'avenir de l'homme. Cela ne veut pas dire bien sûr, que toutes les avant-gardes soient également prophétiques ou bien que la volonté de faire table rase et de prêcher le nouveau soit suffisante pour pouvoir parler d'avant-gardes. Mais je me permets d'affirmer qu'il n'y a pas d'avant-gardisme sans une pensée apocalyptique manifestée d'une façon directe ou indirecte, et cela me suffit pour le moment.

D'autre part il ne faut pas oublier qu'en Europe centrale ou en Europe du Centre-Est la vision ou la prévision de l'Apocalypse était d'une importance probablement sans équivalent en Occident, et ce à différentes périodes de l'histoire nationale de ces peuples. Dans l'histoire de la littérature hongroise, l'un des motifs apocalyptiques le mieux connus, c'est la vision de la mort de la nation, imaginée comme une scène d'enterrement gigantesque, la mise au tombeau du dernier Hongrois, ou plus précisément de l'avant-dernier, parce que le dernier, c'est le poète qui raconte tout cela en dénonçant l'indifférence cruelle des autres peuples et en évoquant le désert que sera le monde sans Hongrois.

Dans cet exposé, je voudrais donc démontrer ou plus simplement montrer deux choses. La première, c'est que la tradition apocalyptique reste vivante dans la prose hongroise la plus moderne. En soi-même, ce n'est pas une grande découverte que

cette idée-là, surtout si l'on ne perd pas de vue l'avertissement de Derrida. Il nous dit que le discours occidental (et il n'y a pas de différence de ce point de vue entre les parties de l'Europe) donc, ce discours ne peut pas éviter d'être apocalyptique, que nous parlons — et par conséquent nous vivons — au sein même de l'héritage apocalyptique. Mon but serait donc de préciser le mode d'être de la présence de cet héritage dans les œuvres que j'ai choisies d'une façon nécessairement accidentelle. Dans un deuxième temps, il me reste à rendre visible la forme d'apparition pourtant spécifique de la couche ou la strate apocalyptique dans ces œuvres qui peuvent être caractérisées par des traits plutôt modernistes ou post-modernistes. On doit d'ailleurs distinguer entre ces deux adjectifs : s'il y a quelque différence entre les œuvres de la modernité dite traditionnelle et le soi-disant post-modernisme, c'est que ce dernier à défaut d'une vision totalisante (négativement ou positivement totalisante) du monde, ne se prête pas aussi facilement aux forces eschatologiques ou chiliastiques du discours. Paradoxalement, s'il en est ainsi, c'est grâce à ce que Jean-François Lyotard a appelé « la décomposition des grands récits » articulant notre monde, notre conscience historique, c'est-à-dire et de nouveau, grâce à *la fin* ou *la clôture* de quelque chose. Sans doute cette fin diffère-t-elle des précédentes, étant donné que celle-ci veut être la fin des fins. Et l'on ne doit pas ignorer cette volonté, cette réflexivité en quelque sorte du post-modernisme même s'il faut une naïveté incontestable pour croire qu'on peut sortir une fois pour toute de l'encerclement apocalyptique de la voix humaine.

Le sens original du mot « apocalypse » est dévoilement, découverte, divination (sur l'avenir humain) mais aussi la révélation d'un secret, d'une chose à dissimuler, le dévoilement d'une partie du corps, du sexe par exemple. Se référant à une nouvelle traduction (française) de l'apocalypse de Jean, Derrida souligne que nulle part (c'est-à-dire ni en grec, ni en hébreu) « le mot *Apocalypse* (...) n'a donc le sens qu'il a fini par prendre en français et dans d'autres langues : catastrophe redoutable ». Il est évident que dans les romans des écrivains hongrois de la génération née vers le tournant des années quarante et cinquante, c'est le deuxième sens qui domine. Je pourrais citer beaucoup d'exemples : dans le roman de György Konrád *Les Fondateurs* on rencontre des rêves et des visions sur une ville frappée par un tremblement de terre « sur les ruines de laquelle l'in vraisemblable a dressé son camp et se logeait pour une durée illimitée ». La fin de ce même ouvrage nous fait assister à la vision d'une scène carnavalesque (qui ressemble fort à une danse macabre) où les trompettes de la nuit de Saint-Sylvestre ne cessent pas de sonner. La différence par rapport au récit biblique c'est qu'ici chacun des participants peut se considérer comme l'un de ces sept anges à qui « trompettes sont données ». Il n'y a plus des élus, des proches de Dieu — tout se passe comme si Dieu lui-même n'était qu'un pauvre habitant de Budapest qui n'a d'autre perspective au seuil du Nouvel An que sonner sa trompette de papier, sans espoir mais en même temps dépourvu du sentiment d'une tragédie cathartique.

On ne saurait méconnaître l'allusion biblique : le narrateur avoue que pour lui, la différence entre le dedans et le dehors est en train de disparaître, « le monde neutre est saisi dans un faisceau de messages » et ce sera « l'alliance dont on ne va pas réchapper ». L'apocalypse est toujours porteuse de messages, puisque elle est aussi

une communication entre Dieu et l'homme (ou pour les athées, entre la transcendance éthique ou historique et l'immanence de la vie quotidienne). Chez Konrád, le message ne nous promet pas une nouvelle Jérusalem et le manque de perspective donne lieu paradoxalement à la formation d'une communauté éphémère, celle d'être-ensemble dans l'in vraisemblable.

Konrád n'a réussi à publier son roman qu'en 1977, après une longue hésitation et des efforts de censure des autorités. Un écrivain beaucoup plus jeune, László Márton a débuté, en revanche, sans grandes difficultés en 1981 avec un recueil de nouvelles intitulé *Poursuite des spectres dans le grand Budapest* où l'on trouve un récit intéressant de notre point de vue. Le titre en est *Crible*. Le narrateur se promenant dans la ville s'aperçoit que des gens, des maisons, des rues entières disparaissent brusquement et cèdent leur place au néant. Les habitants de Budapest s'efforcent bizarrement de continuer leur vie, les policiers essayent de maintenir l'ordre ; les gens, parmi eux le narrateur, veulent contourner les trous de néant qui se multiplient. La ville commence à ressembler à un grand crible, auquel sont passés tous ceux qui s'avèrent trop lourd. L'écrivain qui était évidemment influencé par la littérature baroque hongroise et allemande, ne nous dit pas que c'est Dieu qui tient le crible — mais il ne peut en être autrement. C'est un Dieu invisible, impersonnel, qui ne montre pas des traits communs avec « celui qui est assis sur le trône » chez saint Jean ou avec l'agneau à sept cornes et à sept yeux. Mais le commentaire du narrateur nous explique l'idée de l'Apocalypse éternelle tout à fait dans le sens derridien (si l'on fait abstraction de l'apparition du motif de l'être élu, survivant de la catastrophe à la fin de l'écrit). « Je ne sais pas comment a commencé cette chose dont il s'agira dans ce qui suit ; et il paraît que ça s'est fini parce que si tout est fini cela veut dire que le processus de finissement est aussi bien terminé, pour ne pas parler de la cause qui l'avait déclenché, puisque je n'ai aucune idée de sa nature ». C'est donc une clôture qui met fin à tout finissement, l'Apocalypse de l'Apocalypse. Et cette vision va de pair avec une expérience acoustique non moins effrayante : « la parole reste là, l'homme se perd dedans sans mot dire ». La langue devient en quelque sorte le représentant du néant du monde.

Mais l'écrivain le plus évidemment apocalyptique est Péter Hajnóczy, disparu à l'âge de trente-neuf ans, après une vie tourmentée par l'angoisse, les doutes et l'alcool. Presque toutes ses œuvres pourraient être citées ici, depuis un petit écrit où les enfants de l'école maternelle finissent par s'entre-tuer jusqu'à ce texte qui s'intitule *L'Ordre* où le narrateur dit : « Dieu est en moi comme de l'arsenic », où « il fait noir comme dans la viande hachée » et les effets sonores se répétant régulièrement sont *La Marseillaise* et le *Dies irae*. (Il paraît que pour Hajnóczy le texte et la musique de *La Marseillaise* sont l'expression par excellence de la violence apocalyptique.) Mais c'est *La fiancée de Jésus* qui est la plus révélatrice pour notre propos.

Les personnages de ce roman vivent dans un pays où l'on fait la chasse aux gens : les chasseurs occidentaux y peuvent s'acheter un permis de chasse pour pouvoir tuer les beaux spécimens humains. Ceux-ci, après avoir été préparés, servent de trophées et de décorations pour les intérieurs. La chasse est une importante source de devises occidentales pour le pays en difficulté. Le

gouvernement hongrois donne un appui financier considérable à la famille des trophées ; la préparation des trophées, faite par les tziganes, favorise le commerce. En famille on est fier d'avoir livré un trophée et dans les quartiers peu fréquentés on pend les cadavres aux arbres pour attirer l'attention des chasseurs sur les terrains inexploités. Le personnage principal lui-même rêve d'être chasseur, mais doit d'abord passer le baccalauréat ; il est marié et sa femme, Mari (le nom est important) gagne sa vie comme prostituée.

Le message apocalyptique est porté ici en premier lieu par les figures féminines, bien que le récit mette au centre les pensées et le destin du garçon. Il s'agit d'abord de la mère qui montre toute l'ambiguïté de la maternité : elle est la mère nourricière, mais la nourriture préparée par elle peut tuer, en étouffant l'ami du garçon. Cette ambiguïté est en rapport homologique avec une autre, celle de la figure de la Sainte Vierge, mère de Jésus. Dans les rêveries blasphématoires du personnage principal, la Sainte Marie apparaît comme une femme des revues pornographiques, dont l'image la plus caractéristique est la Sainte Vierge au fouet et aux bottes noires. Symboliquement, la prostituée est la femme qui ne connaît pas la maternité, et ces visions s'opposent évidemment à la conception chrétienne sur la mère de Dieu. Dans ce roman, Marie reste fiancée, la promesse divine n'est pas tenue, le Sauveur n'arrive pas. Il y a un parallèle entre cette Sainte Marie qui finit par se transformer en poivrons farcis (plat vulgaire de la cuisine hongroise — on voit apparaître ici de nouveau la symbolique de la nourriture) et la Sainte Vierge protectrice de la Hongrie. Selon la tradition nationale, elle a fait la promesse de protéger le pays, mais l'histoire nous apprend que cette promesse non plus n'a pas été tenue. On voit que le monde du roman de Hajnóczy est très profondément enraciné dans l'héritage apocalyptique national.

Le problème qui revient et apparaît de temps en temps chez ces auteurs, est ce que Paul Ricœur a appelé « le scandale du mal ». Le même Hajnóczy a écrit dans un de ses derniers textes qu'on ne peut pas ne pas lutter avec « le Grand Potier », contre le Dieu-démiurge de la main duquel la création s'est échappée. L'idée que l'existence du mal est inacceptable et difficile à intégrer dans une vision du monde qui suppose un Dieu tout-puissant constitue le fondement d'une problématique millénaire dans la culture judéo-chrétienne. Ce qui est spécifique chez les écrivains hongrois qui placent au premier plan la question ontologique, théologique ou historique du mal, comme c'est le cas de László Krasznahorkai et quelquefois de Péter Nádas ou Péter Esterházy, c'est une certaine indécision entre la conception du mal comme scandale existentiel incompréhensible, au sens de Ricœur, et d'autre part comme punition ou châtement inévitable et mérité des Hongrois.

On est arrivé sur ce point à la première signification au sens original du mot *apocalypse* mentionné par Derrida. Car le secret, la chose à dissimuler chez les écrivains hongrois se confond d'une façon inextricable avec le sentiment d'une honte et, comme on a déjà dit, avec un sentiment de culpabilité. Dans ces textes, les gens essaient de vivre ensemble avec la catastrophe comme si de rien n'était. Ce paradoxe est en même temps le nœud poétique autour duquel peuvent s'organiser la plupart de ces récits. Le vrai mystère, c'est la possibilité de cette "coexistence pacifique" avec le désastre intérieur et extérieur dans un monde d'où Dieu s'est retiré. C'est vraiment

comme un « tango avec le diable » en empruntant le titre du roman de László Krasznahorkai. La honte apocalyptique signale toujours l'incompréhension devant cette survie mystérieuse de l'âme au milieu de la culpabilité commune (*Vollendete Sündhaftigkeit*, disaient les philosophes allemands d'autrefois). Péter Nádas écrit dans son *Livre de l'année*, paru en 1989, au seuil du changement de système politique : « Combien de fois je me suis préparé à mourir et combien de fois je ne suis pas mort pour autant ». C'était un peu le cas de tous les écrivains de talent à cette époque. La fin du monde est arrivée, mais ce finissement ne cessait pas de finir, « quoiqu'on vécût encore », selon le mot de saint Augustin.

Il est bien connu qu'en Hongrie le changement social n'était pas du tout apocalyptique. On peut dire que personne n'a rien prévu de ce changement. Il n'y avait pas de prophètes, les écrivains ne l'étaient pas non plus. Quoi de plus naturel que cela ? Ce qui est vraiment caractéristique, c'est notre enfermement commun dans un des tons apocalyptiques, bien qu'il y en ait plusieurs. Il faut dire que nous — c'est-à-dire écrivains et non-écrivains — nous trouvons un peu déçus et comme désarmés de la terrible banalité des événements. Ce qui ne veut dire ni plus, ni moins, que, pour le moment, nous sommes encore incapables de “changer d'apocalypse”. Derrida décrit cette situation comme « renversement catastrophique » où l'on « ne sait plus très bien, qui adresse quoi à qui ». Le nouveau message n'est pas encore arrivé.

« Proche et difficile à saisir est le Dieu. Mais où est le danger croît aussi ce qui sauve », dit le *Patmos* de Hölderlin. Si je peux m'exprimer ainsi, on est encore dans un des paradigmes apocalyptiques, celui de l'absence de Dieu et l'imminence du danger. Peut-être faut-il que le sauveur croisse en nous, autrement dit une transcendance historique ou religieuse, peu importe, qui viendra déplacer la géographie de notre intériorité, tout comme celle de ce jeu de langage qu'est la littérature.

## **Le drapeau de Budapest, histoire d'un emblème contesté**

Quiconque circule sur les quais du Danube, à Budapest, et spécialement à hauteur du pont de chaînes (Lánchíd), ne peut pas ne pas remarquer la présence d'un pavillon qui ne lui est pas familier et qui en même temps rappelle inmanquablement celui de la Roumanie. Il flotte, par exemple, sur le sémaphore en forme de tour crénelée que l'on aperçoit à hauteur de l'Académie des sciences, à l'entrée du port fluvial destiné aux bateaux de tourisme. Les jours de fêtes locales on le retrouve sur quelques uns des bâtiments municipaux, à commencer par l'hôtel de ville, seul ou en compagnie des couleurs nationales rouge-blanc-vert.

Ce drapeau qui étonne et fait jaser est celui de la ville de Budapest. Il est à la capitale hongroise ce que sont les couleurs bleu-et-rouge à la ville de Paris. Mais dans quelles circonstances historiques précises a-t-il été créé ? Voilà ce que savent fort peu de budapestois et encore moins de Hongrois.

### **Naissance de Budapest**

C'est en 1848, dans les journées révolutionnaires qui suivirent l'insurrection du 15 mars que le « Comité de salut public » (Közcsendi bizottmány), instauré à l'imitation des conventionnels français, proclama la nécessité de réunir en une seule commune les villes jumelles de Pest et de Buda, désormais reliées par un pont grâce à l'initiative d'István Széchenyi. Le gouvernement Batthyány, qui prit la suite de cet éphémère Comité de salut public, décréta en effet que la capitale de la Hongrie en lutte pour son indépendance s'appellerait dorénavant Budapest (sans trait d'union), et non pas Pest-Buda comme d'aucuns l'avaient suggéré. Effectivement, les lois qui furent votées alors dans l'euphorie des premiers succès, firent directement mention de la ville sous sa nouvelle appellation, comme s'il s'agissait d'un fait accompli. La volonté d'union existait bien, mais le temps manquait pour transformer en réalité quotidienne ce qui n'était encore qu'un vœu pieux, ou plutôt un geste symbolique, corollaire de la proclamation d'indépendance du 14 avril et de la déchéance des Habsbourg. Il n'empêche que, à la date du 24 juin, Bertalan Szemere, ministre de l'Intérieur, ordonna aux administrations d'entreprendre sans plus attendre l'unification des deux villes. « L'État hongrois ne peut avoir qu'une capitale, à laquelle Pest communique sa force et Buda le souvenir d'une lointaine histoire », écrit-il. Un premier pas fut franchi avec la réunion de la « ville champêtre » (mezőváros) d'Óbuda à la « ville royale » (királyi város) de Buda. Mais l'échec de la révolution nationale en octobre 1849 mit un terme à un processus à peine ébauché.

Chose curieuse, le gouvernement autrichien ne fit pas obstacle à la fusion de Buda et Óbuda. Mieux encore, il la mit lui-même en application. De même, il fit de Buda et de Pest une seule circonscription administrative et fiscale. En revanche, dans leur amertume, les Hongrois vaincus en allèrent jusqu'à protester contre ces mesures d'unification qu'ils avaient eux-mêmes souhaitées, de sorte que Vienne

décida en 1860 d'en revenir à une administration distincte de part et d'autre du Danube.

Le compromis de 1867 changea les choses radicalement. Les Hongrois purent reprendre en main leur destin et remettre en chantier ce qu'ils avaient voulu faire dans la période 1848-1849. Dès 1868, une loi fut passée instaurant de nouveau une seule circonscription administrative et fiscale dans les deux villes. L'année suivante, il en fut de même pour l'organisation scolaire, et en 1870 fut créé un « Conseil des travaux publics » (Közmunkák tanácsa) ayant compétence des deux côtés du fleuve.

Il s'agit à présent de passer dans la loi l'acte solennel par lequel sera définitivement fondée la nouvelle grande capitale de la Hongrie renaissante. Un comité préparatoire est convoqué par le premier ministre Menyhért Lónyay. Les partisans de l'unification immédiate l'emportent largement sur ceux qui en redoutent les conséquences négatives. Mór Szentkirályi, maire de Pest, est de ceux-là. À cause de ses montagnes, Buda ne peut pas se développer, assure-t-il, il sera un boulet pour Pest, dont le dynamisme risque d'être freiné, voire paralysé. Il dit craindre également la germanisation, car la population de Buda est pour moitié de langue allemande. Mais ce combat d'arrière-garde ne peut pas arrêter la volonté chaque jour plus affirmée des habitants des deux villes de lier leurs destins. Antal Csengery, enthousiaste et convaincant, emporte l'affaire devant le parlement, et le 9 décembre 1872, les députés adoptent à une écrasante majorité la loi XXXVI qui fait enfin de Pest et de Buda la ville de Budapest.

Les dés sont jetés.

### Naissance du drapeau

La loi XXXVI entre en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 1873, constituant le cadre dans lequel il restait à mettre au travail les commissions spécialisées. Celles-ci sont chargées d'élaborer les nouvelles dispositions réglementaires communes, sous la haute direction d'un comité de trente-quatre membres représentant Buda, Óbuda et Pest, responsable devant le ministre de l'Intérieur. Parmi ces commissions spécialisées, l'une a reçu mission de dessiner le drapeau et les armoiries de la capitale. Elle comprend non seulement des hommes politiques et des historiens, mais aussi des héraldistes. Il s'agit, en effet, de faire du neuf, et en même temps du définitif, drapeaux et armoiries n'étant pas de ces symboles que l'on peut changer à tout propos, au gré des circonstances. Le 29 mai, la commission héraldique remet ses propositions au ministre de l'intérieur Gyula Szapáry, qui les approuve après s'en être entretenu avec le premier ministre József Szlávy. Le 21 septembre suivant, l'empereur François-Joseph, agissant en sa qualité de roi de Hongrie, appose son paraphe au bas du projet.

À dater de ce moment, Budapest dispose d'un drapeau à trois bandes longitudinales d'égale largeur, rouge-jaune-bleu ciel, qui reprend les trois couleurs retenues pour les armoiries. Le 9 octobre suivant, au cours d'une séance solennelle, le nouveau bourgmestre-en-chef (főpolgármester) Károly Ráth, en présence du maire (polgármester) Károly Kamermáyer et de son premier-adjoint (alpolgármester) Károly Gerlőczy, fait pour la première fois hisser le nouvel emblème sur la façade de l'hôtel de ville.

Ainsi est consacrée de façon figurée l'union des trois villes (trois bandes, trois couleurs) en même temps que la création de la nouvelle capitale hongroise, dont le drapeau reprend la disposition du drapeau national, à trois bandes longitudinales rouge-blanc-vert, instauré lors des événements de 1848.

Or, cet emblème qui se voulait unificateur, suscite bientôt la zizanie. Les habitants de la capitale lui trouvent une étrange ressemblance avec celui dont se sont dotés les révolutionnaires roumains en 1848 quand, sous la direction d'Avram Iancu, ils se sont dressés contre les Hongrois en Transylvanie et se sont faits les alliés objectifs des Habsbourg. Depuis lors, à la suite de l'union de la Moldavie et de la Valachie, intervenue le 24 janvier 1859, les trois couleurs bleu-jaune-rouge sont devenues le drapeau de la Roumanie, voisin redouté pour son irrédentisme. Du coup, les budapestois se refusent à l'utiliser, se contentant de grincer des dents ou de ricaner quand ils l'aperçoivent au mât d'un édifice municipal.

En fait, la prétendue ressemblance est illusoire. Le drapeau roumain est constitué de trois bandes transversales — comme celui de la France — bleu-jaune-rouge, et en outre le bleu est nettement plus foncé que celui de Budapest. Il n'empêche que ce drapeau quelque peu provocateur n'a jamais vraiment été accepté par les Hongrois qui lui préfèrent systématiquement les trois couleurs nationales, même lors des célébrations et manifestations locales.

### Naissance des armoiries

La commission spécialisée, présidée par Albert Nyáry, s'est vivement préoccupée de réaliser des armoiries qui soient "parlantes", autrement dit qui indiquent clairement que Budapest est le résultat de l'union de trois agglomérations jadis distinctes, que le cours du Danube, en raison de sa largeur, a longtemps séparées. Il a donc été décidé que, Pest étant placé en haut et Buda-Óbuda en bas, le blason serait coupé en son milieu par une fasce à trois ondes, de couleur bleu-gris, représentant le fleuve. Le blason a été dessiné sur écu gothique, dit aussi allemand, qui est du reste la forme la plus usuelle. Il est sur fond de gueules. Pest est représenté par un château crénelé de couleur jaune, dont la porte ouvre sur le ciel et qui pour cette raison est de couleur bleue claire. Buda et Óbuda ont également un château crénelé, mais à trois tours et deux portes. Elles aussi s'ouvrent sur le bleu du ciel. Les trois couleurs retenues sont donc le rouge, le jaune et le bleu. Cette dernière est claire pour le ciel dans les portes et de nuance grise pour la fasce ondulée. Ce sont les trois couleurs qui figurent sur le drapeau.

Le blason est surmonté de la couronne royale à la croix penchée, celle que traditionnellement l'on nomme la couronne de saint Étienne. De part et d'autre, les porteurs sont, à gauche un lion pour Buda, et à droite un griffon pour Pest.

Ces nouvelles armoiries, une fois approuvées par le gouvernement puis par le souverain, dans les mêmes conditions que le drapeau, ont été inaugurées par le bourgmestre-en-chef, et le cachet de l'administration municipale, qui reproduit le blason, a été par lui solennellement apposé sur un document officiel consacrant définitivement son usage.

Il s'est trouvé dans les premiers temps des mauvais coucheurs pour critiquer ces armoiries. On a objecté que représenter le fleuve par une fasce ondulée qui coupe

le blason en deux, c'est en reconnaître le rôle séparateur au moment même où l'on s'évertuait à en effacer les incidences. D'autres ont affirmé que c'était une erreur de mettre Pest en haut, alors que c'est Buda qui est la ville historique et l'agglomération la plus ancienne. D'autres ont encore reproché aux héraldistes d'avoir mis deux portes pour représenter Buda et Óbuda, alors qu'on avait déjà mis trois tours. Mais ces chicanes ont fait long feu. À la différence du drapeau, le blason a été volontiers accepté, et ceux qui, au début, le trouvaient laid, médiocre, peu conforme aux traditions héraldiques hongroises, ont fini par se taire.

### Depuis lors ?

Tout cela se passait en 1873, au moment où Budapest devenait réalité. Le drapeau et le blason ont connu, en quelque sorte, leur âge d'or après la proclamation en 1892 de Budapest comme « capitale-résidence royale » (székesfőváros), proclamation qui faisait de la capitale de la Hongrie l'égale de celle de l'Autriche et l'élevait au rang des plus importantes villes du continent européen.

Ce terme de capitale-résidence a été conservé après la première guerre mondiale, comme il était normal puisque la Hongrie gouvernée par l'amiral Horthy est restée fidèle à la forme monarchique du gouvernement, même en l'absence du roi. Ce qui est plus surprenant c'est qu'il l'ait été aussi après la seconde guerre mondiale et la création de la république. En fait, il exprime à partir de ce moment-là l'idée que le gouvernement et les hautes administrations de la Hongrie ne peuvent siéger ailleurs qu'à Budapest.

En 1930, la loi XVIII a modifié les couleurs de son drapeau afin d'écartier davantage toute ressemblance avec le drapeau roumain. Le bleu ciel a alors été remplacé par le vert, mais le succès de cette transformation a été nul. Les Hongrois ont continué de boudier cet emblème qu'ils n'aiment manifestement pas.

Avec l'instauration de la dictature communiste, l'usage du drapeau particulier de Budapest s'est pratiquement perdu, bien qu'aucune disposition légale n'ait été prise en ce sens. En revanche, les communistes ont éprouvé le besoin de mettre à partir de 1966 une étoile rouge à cinq branches dans la fasce ondulée représentant le lit du fleuve sur le blason.

Le retour à la démocratie libérale a entraîné, lors du vote de la loi V de 1990, la remise en vigueur du drapeau et des armoiries dans leur forme originelle. C'est depuis lors qu'on voit souvent à Budapest, le long du Danube, le drapeau tricolore rouge-jaune-bleu, frappé ou non en son milieu du blason de mêmes couleurs.

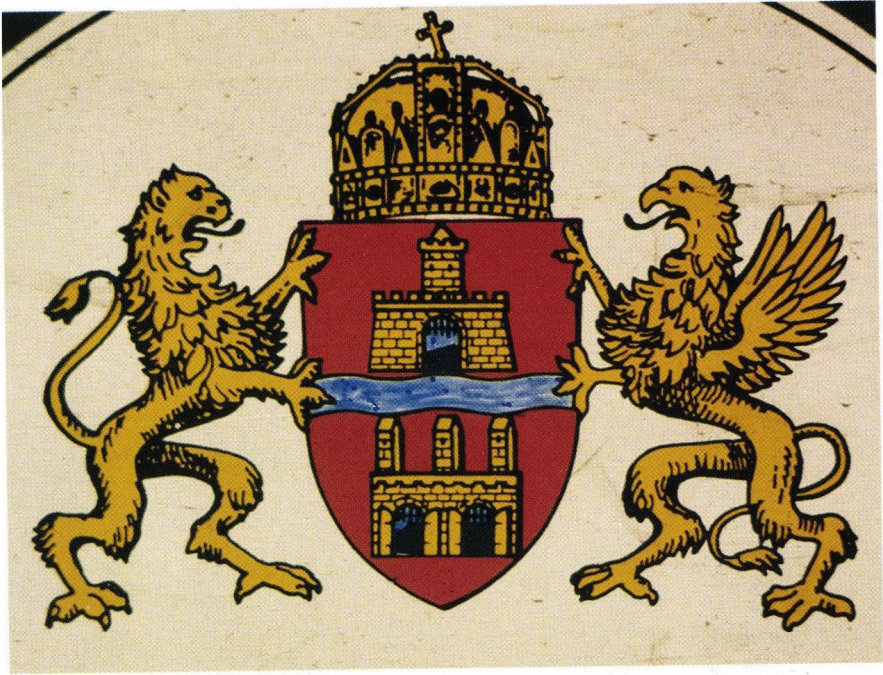
Il resterait à savoir si, en dépit de son drapeau et de ses armoiries, Budapest est à présent cette ville unifiée, voire unique, qu'ont voulue ses créateurs de 1873. Cent vingt ans plus tard, il est difficile de l'affirmer. Ses habitants continuent de parler de Pest et de Buda comme de deux villes distinctes, deux mondes même qui se font face plutôt qu'ils ne se croisent. J'y vois pour ma part la conséquence d'une erreur philologique.

La langue hongroise, à l'instar de la plupart des langues finno-ougriennes, comporte une règle phonétique quasi absolue, qui est celle de l'harmonie vocalique. Cette règle exige que, pour être conçu comme une unité, un mot ne comporte que des voyelles de même niveau sonore, sombres ou claires selon les cas. De là vient qu'en

hongrois les cas obliques emploient deux sortes de suffixes : *ban/ben*, *val/vel*, *ról/ról*, *ra/re*, etc... Or, Budapest est un mot qui se parle sur deux registres différents. On dit *Budára* (à Buda), mais *Pestre* (à Pest), par exemple. La distinction n'est pas aussi mince qu'on serait tenté de le croire. Elle exprime deux catégories qui ne se confondent pas. Elle marque dans le vocabulaire le sentiment que, inconsciemment, ressentent les budapestois d'appartenir toujours à une ville double.



Le drapeau de Budapest  
frappé aux armoiries de la ville



Les armoiries de Budapest